This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 286 424

REESE LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY OF CALIFORNIA.

Class 816
T415
r

COLLECTION LEMERRE ILLUSTRÉE

ANDRÉ THEURIET

Rose-Lise

Illustrations

de

MYRBACH

gravées

par

ROMAGNOL

REESE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, Passage Choiseul, 23-31

1894

REESE

Rose-Lise

Tous droits réservés

ANDRÉ THEURIET

Rose-Lise

ILLUSTRATIONS DE MYRBACH

GRAVÉES PAR ROMAGNOL

REESE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, Passage Choiseul, 23-31

1894

REESE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA

ROSE-LISE

I

Certes, me dit Évonyme, en secouant les cendres de sa pipe, j'étais bien gauche et bien naïf quand je vins, à dix-huit ans, passer mon baccalauréat à Paris; mais comme je donnerais volontiers mon expérience et mon aplomb d'homme mûr pour me retrouver à l'âge où j'arpentais nerveusement le pavé inégal de la grande cour de la Sorbonne, pendant l'heure qui précéda

l'examen oral! Tandis que je répondais cahin-caha aux questions insidieuses d'un professeur quinteux, un orgue de Barbarie jouait dans la rue Saint-Jacques la ronde des *Filles de marbre :* « Aimes-tu, Marco la belle ?... » et quand, aujourd'hui encore, je fredonne cet air oublié, il me semble voir mes espérances d'autrefois, déjà à demi méconnaissables, se lever comme des fantômes dans la brume. Pareil à certain héros de Jean Paul Richter, je plonge dans mes souvenirs « comme au fond d'une vallée d'Arcadie déjà couverte par l'inondation des années survenantes » ; et je m'aperçois moi-même, dans le torrent, « avec mes jeunes désirs frais éclos, au milieu du groupe de mes amis maintenant défunts, ouvrant pour contempler toutes choses des yeux éblouis et confiants... » La vie alors fermentait et pétillait en moi, comme le champagne dans la bouteille dont le bouchon va sauter ; les aspirations,

les illusions, les projets chimériques montaient en bulles d'or ; à peine l'une d'elles avait-elle crevé à la surface, que cent autres se reformaient au fond et recommençaient leur danse joyeuse.

Je me vois toujours débarquant au quartier Latin : — maigre et quasi imberbe, sauf un soupçon de moustache aux coins de la lèvre supérieure ; — vêtu d'une redingote marron coupée par le tailleur de la famille dans un manteau de mon père ; ladite redingote, trop courte de taille et trop ample de jupe, m'engonçait et me donnait, vu de dos, des airs d'ancêtre ; avec cela, j'étais à la fois très timide et très fier. Sentant la province d'une lieue, je mettais tous mes soins, j'apportais toute mon attention à ne pas avoir la mine provinciale ; de sorte que cette constante préoccupation de ne point paraître ridicule me rendait encore plus guindé et empêtré que je ne l'étais naturellement. — Après

l'examen, des étudiants, mes compatriotes, me conduisirent dans un étroit restaurant situé au haut de l'ancienne rue La Harpe, où les plats étaient d'un bon marché fabuleux. C'était la première fois que j'entrais dans un restaurant parisien; l'intérieur de celui-ci me parut presque luxueux et bien supérieur à la salle à manger du principal hôtel de ma petite ville. Tout m'y semblait nouveau et charmant : — la gaieté familière des jeunes gens qui le fréquentaient et qui presque tous ne bu-

vaient que de l'eau, les vestes noires et la dextérité des garçons qui s'entre-croisaient sans jamais se bousculer, la variété des plats, et jusqu'au comptoir, voisin de la porte d'entrée, où, encadrées entre deux urnes en plaqué, la femme et la fille du restaurateur alignaient des assiettes de fruits, comptaient les morceaux de sucre, et réglaient les notes des clients avec un sourire stéréotypé au coin des lèvres.

Les yeux écarquillés, j'observais toutes choses, cherchant à me rendre compte des moindres nuances de cette curieuse vie parisienne à laquelle j'étais mêlé pour la première fois. Quand je me levai de table pour payer mon dîner : — deux plats, un dessert et une carafe d'eau, — je remarquai un détail qui ne laissa pas de m'intriguer ; chacun des dîneurs s'approchait du comptoir, et, après un colloque très court avec la fille du restaurateur, glissait dans l'une des urnes argentées des

pièces de monnaie qui tintaient en tombant. N'étant jamais sorti de la maison paternelle, je n'avais aucune notion du pourboire ni des usages de la vie de café ou de restaurant. — Peu à peu le mystère de ces pièces de monnaie jetées dans ce singulier vase de métal commença de me trotter dans la tête, et mon imagination se mit à travailler. — A Paris, où l'on ne fait rien comme ailleurs, c'est sans doute une mode ou un genre de glisser ainsi discrètement le prix de son dîner dans la caisse du restaurateur. — « Attention ! me dis-je, n'ayons pas l'air plus sot que les autres ! » — Là-dessus je m'avance vers le comptoir et je demande l'addition. J'en avais pour dix-neuf sous. Je prends ostensiblement une pièce blanche et du billon dans mon porte-monnaie, je salue et je dépose gravement mes dix-neuf sous dans le tronc du service... Non, jamais je n'oublierai la tête ébaubie du garçon, ni les

mines poliment railleuses des dames de la caisse. Mes camarades pouffaient de rire ; ils m'entraînèrent dehors et m'expliquèrent ma bévue. Le rouge me montait au front, j'en avais une sueur dans le dos, et il me semblait de la rue entendre tout le personnel du restaurant s'esclaffer à mes dépens. Cela me gâta le reste de ma soirée ; mais, à l'âge où j'étais, on reprend vite son aplomb, et, le lendemain, des impressions toutes neuves eurent bientôt effacé mon humiliation de la veille.

N'étais-je pas bachelier, c'est-à-dire débarrassé des entraves universitaires et de tout le fatras classique qui, pendant des années, m'avait pesé sur le dos comme une chape de plomb ? N'allais-je pas entreprendre un lointain voyage à travers des pays nouveaux ? Il avait été décidé en famille que, si je réussissais à mon examen, j'irais passer trois mois de vacances chez un mien oncle, qui était receveur

des finances à Saint-Clémentin, au fond du Poitou ; et, quand un matin je m'installai dans un compartiment de troisième où je devais être confiné jusqu'à Poitiers, j'avais l'air triomphant d'un aventurier partant pour la conquête d'une féerique toison d'or. Songez donc ! jusqu'à dix-huit ans je n'avais pas fait six lieues hors de ma ville natale, et je me voyais tout à coup maître de mes actions, le gousset honnêtement garni, et en route vers l'inconnu. J'étais dans la situation du « rat de peu de cervelle » de La Fontaine,

La moindre taupinée était mont à mes *yeux.*

Quand, penché à la portière, j'aperçus la Loire, la royale rivière, promenant majestueusement, entre deux rives de jardins et de blanches habitations, ses eaux bleues et paresseuses, semées de bancs de sable dorés et d'îlots où frissonnaient des peu-

pliers, j'eus comme un éblouissement. Originaire des pays de l'Est, je trouvais à ces paysages du centre une physionomie

déjà méridionale. Les noms des stations : Blois, Amboise, Vouvray, Tours, Sainte-Maure, tintaient à mes oreilles avec des vibrations caressantes. Il y avait en eux comme un écho des voluptueuses fêtes de la Renaissance, comme

une musique de baisers reçus et donnés par les superbes maîtresses des Valois, comme une résonance des sonnets de Ronsard et des *bergeries* de Remy Belleau. Je regardais, émerveillé, les coiffes des paysannes, les voiles carrées des chalands inclinés sur la rivière, les tourelles ardoisées des châteaux perdus dans les arbres, les archipels de nuages blancs voguant dans le bleu du ciel. Avec un enthousiasme exubérant que je n'ai plus retrouvé, hélas ! je me forgeais d'idéales bonnes fortunes, d'amoureuses idylles, parfumées de l'odeur des chèvrefeuilles et des jasmins que je respirais au passage ; — et ce fut ainsi jusqu'à Poitiers, où je tombai dans les bras de l'oncle Desbordes, qui m'attendait à la gare.

II

Mon oncle Desbordes était un type de célibataire heureux et sage, digne d'être chanté par Horace. Cinquante ans, bien découplé, leste et ingambe malgré un commencement d'embonpoint, il avait dans toute sa personne quelque chose de rond, de franc et d'ouvert qui plaisait à première vue ; son front large et carré était couronné d'une forêt de cheveux gris ; ses yeux, couleur de noisette, souriaient ; sa barbe, poivre et sel, bien frisée, couvrait à demi

une bouche aux dents intactes et blanches, d'où sortait une voix chaude et sonore. Sa mise était soignée sans recherche; ses manières, aisées et familières sans vulgarité; franc et jovial avec les hommes, aimable et courtois avec les dames, discret et modéré en toutes choses, il était, au physique et au moral, admirablement équilibré. Il me faisait l'effet d'une bonne poire fondante et parfumée, sans un nœud, sans un gravier. Il se plaisait à Saint-Clémentin, trouvant à y satisfaire amplement ses goûts de chasseur et d'épicurien. A cette époque, la vie était douce et à bon compte dans ce coin du Poitou. La rivière poissonneuse, les *breuils* giboyeux, les

vergers bien affruités, les châtaigneraies pleines d'oronges, les chênaies où noircit la truffe, garnissaient en toute saison le garde-manger et la table. Écrevisses et anguilles de Charente, perdrix rouges et râles de genêt, pâtés de Ruffec, toutes ces bonnes choses affluaient sous les halles aux jours de marché.

Oh ! ce bon petit Saint-Clémentin ! son nom résonne à mes oreilles avec des notes pleines de jeunesse et de limpidité. — J'entends encore la chanson des *grelets,* je vois encore les champs ensoleillés et la route plantée de frênes, où, quand la diligence atteignit un rond-point que les gens du cru appellent *la Lune,* mon oncle me montra du doigt le fond d'une vallée, et me dit : « Voici le pays ! » — J'aperçus un enfoncement d'un vert délicieux, où la rivière faisait un coude, et, au milieu d'un plantureux fouillis d'arbres, une toute petite ville dont les pignons et les toits

bruns s'orangeaient aux lueurs du couchant. Le conducteur sonna du cor, la voiture descendit rapidement la côte, tourna l'angle d'un mur tapissé de jasmins de Virginie, et nous entrâmes à Saint-Clémentin : — une longue rue tortueuse, calme, sans pavés, avec des façades grises de vieux logis, et des bordures d'herbe en guise de trottoirs; devant les portes, quelques femmes filant au fuseau et relevant curieusement, au bruit de la voiture, leurs hautes coiffes poitevines; puis, à un détour, une auberge à mine hospitalière, dont l'enseigne se balançait au-dessus du porche avec de souples festons de vigne entortillés autour de son support : — l'hôtel du *Chêne-Vert*.

« Suis-moi ! » dit mon oncle, en sortant de la caisse du coupé.

Nous longeons une ou deux rues étroites et endormies, nous coupons en biais la place, où une vieille église romane arron-

dit ses trois porches brodés de sculpture, et nous revoilà dans la grand'rue, devant une maison bourgeoise, à la façade blanchie à la chaux. C'était le logis où mon oncle avait loué en garni une partie du rez-de-chaussée et du premier étage, car — à l'exemple de la plupart des fonctionnaires de Saint-Clémentin, qui s'y considèrent un peu comme des oiseaux sur la branche — il n'avait pas jugé à propos de se mettre dans ses meubles, et il mangeait à l'hôtel.

Nous pénétrons dans un corridor très ombreux et très frais, sur lequel s'ouvrent les pièces du rez-de-chaussée, et à l'autre extrémité duquel une porte cintrée laisse voir les verdures d'un jardin touffu. Au moment où nous franchissons le seuil, une porte latérale entre-bâillée met une large raie blanche sur les dalles sombres ; j'aperçois dans l'enfoncement de la chambre une robe rose à pois blancs et une jolie tête

brune, à la fois curieuse et farouche; puis la porte est poussée brusquement et le corridor tout entier devient obscur. Nous montons; sur le palier, mon oncle me fait entrer dans une pièce spacieuse, encombrée de livres, mais très modestement meublée :

« Voici ta chambre, dit-il en souriant; c'est simple, mais c'est propre, et tu auras pour voisine une fort jolie personne.

— La robe rose! m'écriai-je étourdiment.

— Tu l'as déjà remarquée? Mazette! tu n'as pas les yeux dans ta poche!... Ne te monte pas trop la tête pourtant; la « robe rose » est en puissance de mari; c'est la femme de mon propriétaire, M. Houdart, le secrétaire de la mairie. »

Malgré ses pauvres vieux fauteuils de paille, son bureau de bois peint en noir, et ses rideaux de calicot jaune à bordure rouge, la chambre, donnant sur le jardin, était claire et gaie. Une seule chose la dé-

parait : c'était ce maussade encombrement de bouquins. Il y en avait partout : sur le bureau, le long des murs, jusque sur les chaises. Je lus les titres de quelques-uns : — *Bulletin des lois, Marcadé, Ortolan;* — tout cela exhalait une rance odeur de chicane et de procédure qui me fit faire la grimace.

« C'est, reprit mon oncle, la bibliothèque de M. de Pressac, le substitut... Il est garçon, et je lui avais sous-loué cette chambre dont je ne me sers pas... Mais il est absent, et, à son retour, il ira coucher à l'hôtel, c'est entendu... Installe-toi à ton idée et tâche de bien dormir... Tu dois en avoir besoin. »

J'avais, en effet, été un peu secoué par la diligence et je me sentais rompu de fatigue. Néanmoins, quand, après le dîner de la table d'hôte, mon oncle m'eut remisé dans ma chambre et se fut rendu au cercle, je ne voulus pas encore me mettre au lit.

Après avoir déballé mes effets, je vins m'asseoir derrière les volets mi-clos, et, tandis que tombaient les premières ombres bleuâtres du crépuscule, j'examinai curieusement les massifs et les tonnelles du jardin, espérant y apercevoir encore la dame à la robe rose. Elle y était, en effet, occupée à arroser les fleurs des plates-bandes. Parmi la verdure, je voyais glisser sa forme svelte déjà moins distincte, tantôt à demi penchée et vidant son arrosoir, tantôt d'un pas leste allant puiser de l'eau dans une grande cuve ronde placée au fond du jardin. La nuit nous surprit ainsi tous deux, moi tapi derrière mon volet, elle errant lentement au long des allées silencieuses. J'entendais le frôlement léger de sa robe contre les plantes humides.

Vers dix heures, à l'autre extrémité de la façade, une fenêtre s'ouvrit, et une voix d'homme, une singulière voix de soprano aigu, pareille à une petite flûte, cria :

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF

« Allons, il est temps de rentrer, Rose-Lise ! »

Elle s'appelait Rose-Lise. Ce double nom me sembla original et je lui trouvai une douceur singulière.

Elle releva la tête et répondit d'un ton bref :

« C'est bien, je monte ! »

Elle quitta le jardin en effet, mais lentement et comme à regret. Quelques minutes après, les verrous furent tirés, je distinguai un pas menu dans l'escalier, puis on tourna la clef de la porte située en face de la mienne, et bientôt tout fut silencieux. La petite ville s'endormait, et je n'entendis plus au loin que les voix des rainettes qui chantaient parmi les nénuphars de la rivière.

III

Mes premières journées à Saint-Clémentin furent un enchantement. Chaque course aux environs me réservait surprises et trouvailles nouvelles. Je me plongeais chaque matin dans un bain de nature verdoyante et fleurie. Chez nous, en Lorraine, le paysage est généralement sec et un peu uniforme ; les plaines sont nues, les prairies sont peu plantées, les vignes sont caillouteuses et sans ombre ; en de-

hors des bois, on ne trouve guère de verdure. Dans cette vallée de la Charente, au contraire, tout est couvert; partout de l'ombre et de la fraicheur. C'était pour moi une contrée pleine d'imprévu. — Pas une *borderie* dont les bâtiments ne soient noyés dans des masses de feuillages : énormes figuiers touffus, longues tonnelles de vigne échevelée, noyers aux feuillées d'un vert noir, châtaigniers trapus à la ramure étalée et luisante. Les chemins creux sont bordés de grands buis à l'odeur amère,et d'arbres de toute essence, surplombant au-dessus des ornières humides; les prés qui côtoient la Charente sont encadrés dans des haies très hautes et très fournies, où une végétation vigoureuse de coudriers, de troënes et d'aubépines se développe parmi des enroulements de chèvrefeuille, de clématite et de bryone. Toutes ces plantes s'étreignent follement, s'élancent en thyrses, en vrilles, en

guirlandes, et répandent dans l'air un par-

fum exquis et sauvage. La rivière elle-même, à l'eau brune et lente, tantôt disparaît sous des nappes écailleuses de nénuphars aux roses blanches, tantôt ca-

resse de son onde moirée des îlots de saules et de bouillards, au milieu desquels bruissent tout le jour les roues ruisselantes et le tic-tac d'un moulin.

Dans ce pays si bien arrosé, si varié d'aspect, si vert, où la lumière et l'ombre, les prés et les arbres, le ciel bleu et l'eau sombre, se mariaient harmonieusement; où la rivière paresseuse et parfumée invitait mélodieusement à la contemplation et au rêve, je me sentais envahi peu à peu par une ivresse voluptueuse, par une sensualité toute païenne. Le charme de cette nature séveuse me pénétrait par tous les pores, et, en échange, je lui donnais fraternellement mes pensées et mes tendresses. Je me surprenais arrachant à poignées les plantes fleuries, et les pressant sur mes lèvres pour me griser de leur fraîcheur et de leur haleine, ou bien enlaçant amoureusement un jeune châtaignier et le serrant longuement contre ma poitrine,

dans l'espoir que son écorce allait tout à coup palpiter et répondre à mon étreinte.

J'emportais avec moi, comme compagnon de promenade, un livre, *le Lys dans la Vallée,* et je le lisais, couché sous les feuillées du *Moulin des Ages,* tandis qu'aux entours, les grillons et les sauterelles chantaient en plein soleil. Ce roman de l'amour platonique m'enthousiasmait; ces pages imprégnées d'un sensualisme mystique, cette peinture si colorée, si vivante et si large des sites de la Touraine, ce lyrisme tendre et caressant, me semblaient admirables et me mouillaient les yeux de douces larmes. — Les cent premières pages du volume sont un chef-d'œuvre de poésie et d'observation. Tout y est : la vérité du détail et la majesté des grandes lignes, l'envolée lyrique et la chaude, exacte peinture de la réalité. Ces qualités de couleur et de précision, cette analyse psychologique profonde jusqu'à la subtilité, cette

étude minutieuse des moindres nuances du sentiment et de la sensation, que nous admirons maintenant comme des nouveautés chez certains de nos poètes ou de nos prosateurs contemporains, toutes ces découvertes dans le domaine de l'art que nous revendiquons comme nôtres à l'heure actuelle, Balzac les avait trouvées et les avait supérieurement exploitées avant nous; ces sentiers nouveaux que nous nous imaginons avoir frayés les premiers, il les avait explorés et foulés d'un pied vainqueur, bien avant notre génération.

A l'époque dont je parle, ce n'était pas en gourmet littéraire que je savourais *le Lys dans la Vallée;* c'était en lecteur naïf et enthousiaste qui ne raisonne pas son admiration. Ce livre me mettait en communion plus intime avec le paysage que j'avais sous les yeux; en même temps, il baignait d'une lumière limpide tout un monde de sensations et de désirs qui

jusque-là avaient fermenté en moi confusément et presque inconsciemment. Il donnait une expression et une direction précises à mes vagues aspirations amoureuses.

Mon adolescence avait été solitaire ; je n'avais fréquenté le collège de ma petite ville que comme externe, et j'avais été élevé sévèrement par des parents qui ne me laissaient pas vagabonder volontiers hors du logis. Aussi avais-je atteint mes dix-huit ans avec toute sorte de désirs sourds, qui s'ignoraient eux-mêmes parce qu'on ne leur avait jamais permis de montrer le bout de l'aile. L'amour et l'*éternel féminin* me préoccupaient bien, mais d'une façon toute romanesque et spéculative, qui n'avait jamais eu occasion de prendre pied un seul moment dans la réalité. Une fois lâché en liberté, sous l'influence de cette molle et invitante atmosphère du pays poitevin, et grâce à mes lectures, je

sentis une soudaine révolution s'opérer en moi. Les désirs qui y sommeillaient à demi, comme une chrysalide dans sa coque, firent brusquement leur éclosion et se mirent à battre de l'aile. L'amour était dans l'air ; il était aussi dans chaque ligne de mon roman ; je n'avais qu'à respirer et à ouvrir les yeux pour sentir sa présence. La vallée de la Charente était devenue ma vallée de l'Indre, je cherchais si je ne verrais pas au-dessus des saules et des bouillards pointer les toits de Clochegourde, et je me demandais si, à mon tour, je ne rencontrerais pas une Henriette de Mort-sauf dans les *traines* des Ages ou dans les brandes de Savigné.

Si platoniques qu'elles soient, ces préoccupations, une fois écloses dans la tête d'un garçon de dix-huit ans, ne peuvent rester longtemps à l'état de pure idéalité ; il faut qu'elles s'objectivent et s'incarnent dans quelque héroïne en chair et en os. A

Saint-Clément, il n'y avait pas de comtesse, mais je ne tenais pas au titre ; je pensais qu'une simple bourgeoise serait moins imposante et plus indulgente pour mes timidités de débutant. — Pourquoi Mme Houdart ne deviendrait-elle pas l'élue de mon cœur, la fleur préférée et adorée sur laquelle se poserait mon premier amour sérieux ? A force de l'épier le soir derrière mes volets, et de passer dans la journée devant la chambre où elle brodait au métier, j'avais fini par m'intéresser très vivement à ma jeune voisine. A vrai dire, je ne savais pas encore au juste quelle était la couleur de ses yeux ; je n'avais entrevu qu'un bout de peignoir flottant ou un vague profil perdu ; mais je connaissais le timbre argentin de sa voix et j'avais appris à la table d'hôte, où on s'entretenait parfois d'elle, qu'elle était fort jolie. On prétendait en outre que son mari, M. Sylvestre Houdart, s'il était le modèle

des secrétaires de mairie, ne pouvait point passer pour le parangon des époux aimés et aimables. Agé de vingt ans de plus que sa femme, glabre de visage, négligé dans sa toilette, doué d'une voix grêle et désagréable, il avait la réputation d'être d'un tempérament médiocrement amoureux. On ne lui connaissait qu'une passion, la pêche à la ligne, à laquelle il consacrait tous ses loisirs. Peut-être, pendant ces longues stations au bord de la Charente, les nénuphars, qui abondent dans cette rivière, lui avaient-ils peu à peu communiqué leurs vertus apaisantes et leur frigidité ? Le ménage Houdart n'avait jamais eu d'enfants, et les mauvais plaisants insinuaient que ce n'était point la faute de Madame. On ajoutait même à mots couverts, — et ce fut un point noir qui gâta comme une tache d'encre l'azur de mon ciel amoureux, — on ajoutait méchamment que la belle Rose-Lise cherchait des

consolations ailleurs, et qu'elle avait un tendre pour M. de Pressac, — ce substitut dont j'occupais la chambre à coucher.

Était-ce pour ce motif que Rose-Lise affectait d'éviter toutes les occasions de se rencontrer avec moi ? M'en voulait-elle d'être venu comme un intrus maladroit prendre l'appartement du substitut ? Le fait est que, depuis mon arrivée, je n'avais pu encore la voir face à face.

Un dimanche, comme je rentrais d'une de mes courses matinales, avec une brassée de fleurs sauvages, je l'aperçus tout à coup au beau milieu de l'escalier. Elle donnait des ordres à une femme de journée qui se trouvait dans l'une des pièces du premier étage. Ne m'ayant pas entendu venir, elle ne bougea pas, et je m'arrêtai un moment dans la pénombre du corridor pour la contempler à la dérobée. — Placée comme elle était à mi-hauteur de l'escalier, je la voyais de profil et de bas en

haut. Mes regards se reposaient complaisamment sur les franges de ses longs cils, sur ses cheveux noirs frisottant autour de son front et au-dessous de la nuque. J'admirais silencieusement le pur ovale de son visage au teint mat, sa bouche rose d'enfant, les délicates inflexions de son cou nu, les souples lignes rondes de son corsage, les plis de sa jupe de piqué un peu courte, découvrant la naissance de deux jambes finement modelées.

Elle remarqua tout à coup ma présence et se rejeta contre le mur pour me laisser passer.

Je m'avançai très ému. L'escalier était si étroit que je frôlai sa robe, et, tout en la saluant, je vis de près ses yeux de vierge, d'un bleu si foncé qu'ils paraissaient noirs. Elle s'aperçut de mon trouble et, quand je passai devant elle, elle sourit et me souhaita gaiement le bonjour. A ce moment-là, j'aurais voulu mettre à ses pieds toutes mes fleurs et toutes mes adorations en même temps. Elle dut démêler quelque chose de cela, car les femmes sont singulièrement perspicaces en pareille matière. Elle rougit légèrement et ses longs cils s'abaissèrent sur ses regards souriants. Ce fut l'affaire d'un clin d'œil ; deux secondes après je me trouvai dans ma chambre, serrant nerveusement ma botte de fleurs contre ma poitrine palpitante.

« Non, me disais-je, ce n'est pas pos-

sible !... Elle a l'air trop chaste, son visage est trop virginal, son maintien trop réservé, pour que ce M. de Pressac soit son amant. »

Je sentis un souffle d'espérance chasser les points noirs qui m'avaient inquiété, et mon horizon d'amour s'éclairer d'une rose lumière d'aurore.

IV

Je poussais toujours plus avant mes promenades aux entours de Saint-Clémentin, afin de découvrir de nouveaux paysages et de jouir de nouvelles surprises. Une après-midi d'août, profitant d'un ciel moutonné de légères nuées blanches, je m'étais aventuré sur le versant de la colline qui sépare Saint-Pierre d'Excideuil de Saint-Saviol. Tout amusé avec mes pensées, dont la belle Mme Houdart menait maintenant la ronde, comme une déesse

en tête d'un chœur de nymphes antiques, je suivais un chemin creux où les haies parallèles d'aubépines et de sureaux se rejoignaient au-dessus de mon front. Tout à coup, au détour de cette *courance,* je me trouvai dans une avenue de cormiers et je reconnus que mon chemin aboutissait à une métairie, dont j'apercevais l'entrée encadrée de piliers de pierre grise, et la cour gazonneuse ombragée de noyers. Je hasardai encore quelques pas et je distinguai sous les arbres deux formes féminines. La toilette de l'une des deux femmes était celle d'une bourgeoise de la ville ; je me trouvais assez rapproché pour remarquer la nuance claire d'une robe de toile écrue et un chapeau de paille orné de rubans cerise ; mes mauvais yeux de myope ne me permirent pas de pousser plus loin mon examen. Je me dis que c'était probablement la propriétaire du domaine où je pénétrais assez indiscrètement, et, ma timi-

dité l'emportant sur ma curiosité, je fis d'autant plus brusquement volte-face que la dame, intriguée à son tour, s'était avancée jusqu'à la porte charretière pour me dévisager. Je rebroussais chemin d'un air assez penaud, quand, à mon grand étonnement, je m'entendis appeler par mon prénom :

« Monsieur Évonyme ! »

Je me retournai et mon cœur ne fit qu'un saut. Je venais cette fois de reconnaître, sous les larges bords du chapeau de paille, la figure originale et les yeux bleu-noir de Rose-Lise.

« Ah ! monsieur Évonyme, répéta-t-elle avec un aplomb dont je ne la croyais pas capable, ce n'est point gentil à vous de venir jusqu'à l'entrée de la Fuie et de vous sauver de cette façon. »

Je n'osai pas avouer que je ne l'avais pas reconnue et je préférai lui répondre que je craignais d'être indiscret.

« Indiscret? se récria-t-elle, bonnes gens! M. Houdart m'aurait joliment grondée si j'avais laissé passer le neveu de M. Desbordes à deux pas de chez nous, sans le prier d'entrer... Allons! point de cérémonie!... Venez! » continua-t-elle en me faisant passer le premier.

Je pénétrai dans une cour herbue où les noyers répandaient une ombre humide. Les bâtiments noircis s'élevaient au fond en équerre. Un figuier poussait vigoureusement près de la porte d'entrée, et, sur les marches, la femme de journée nous regardait, assise entre deux panerées de prunes.

« Je suis venue avec la Limousine, m'expliqua Mme Houdart en me désignant du geste la femme aux paniers, afin de cueillir des mirabelles. M. Houdart a trop de besogne à sa mairie pour s'occuper de nos petites récoltes... Mais, par ce grand chaud, vous devez mourir de soif; que pourrais-je bien vous offrir pour vous

restaurer?... Nous ne sommes pas riches en rafraîchissements à la Fuie... Aimez-

vous la crème? nous en avons justement de très fraîche. »

Sur ma réponse affirmative :

« Attendez! s'exclama-t-elle, je vais vous en querir. »

Elle s'élança vivement vers la maison du métayer et, quelques minutes après, je

la vis revenir portant un saladier à demi rempli de crème. Elle avait épinglé sur son corsage une serviette de toile bise, et tenait dans une de ses mains une petite verge confectionnée avec des brins de genêt vert.

« Venez, reprit-elle, nous allons faire de la crème fouettée. »

Je la suivis docilement. Après avoir traversé un couloir, nous nous trouvâmes dans le jardin : un clos assez vaste, très feuillu, où des plantes communes, œillets, fenouils, roses paysannes, balsamines, poussaient pêle-mêle autour de carrés de choux et de cardons. Çà et là, des arbres fruitiers étendaient leurs branches moussues, et, de distance en distance, des roses trémières balançaient leurs hautes tiges décorées de fleurs rouges ou blanches. Nous nous arrêtâmes près d'un vieux puits, dans l'armature rouillée duquel une clématite en pleine floraison s'était enroulée,

s'accrochant aux arbres voisins et répandant tout alentour une ombre embaumée.

« Tenez ! dit Rose-Lise en s'asseyant sur la margelle usée, et en assujettissant le saladier sur ses genoux, ici, nous serons au frais. »

Elle saisit la vergette de genêt et se mit à fouetter la crème. Elle y allait de tout cœur, ayant relevé ses manches de façon à montrer jusqu'au coude un bras blanc sur lequel le hâle avait à peine mordu. Debout, à quelques pas d'elle, ne me sentant pas d'aise, je la regardais faire sans mot dire. Sous l'agitation des genêts verts, le liquide moussait doucement. Le mouvement que se donnait Rose-Lise avait mis une rougeur légère sur ses joues ; de temps en temps, elle levait vers moi en souriant ses yeux, dont les prunelles foncées étaient comme baignées dans le blanc bleuâtre de la cornée. Des mouches à miel, attirées par

l'odeur de la crème, bourdonnaient autour de sa tête brune ; j'avais brisé un brin de clématite, afin de chasser ces abeilles gourmandes quand elles s'approchaient trop près des joues ou des bras de Mme Houdart. Et elle riait, et je me trouvais au septième ciel, grisant mes yeux de la contemplation de sa jolie personne, respirant à pleines narines l'odeur d'amande amère des clématites.

« Voilà qui est fini ! s'écria-t-elle quand la crème fut à point ; maintenant je vais vous servir dans la chambre basse ; ici les mouches sont trop insupportables. »

Nous rentrâmes dans une pièce voûtée, à peine meublée ; les volets clos y laissaient passer un faible filet de soleil, dont le rayon allait se briser dans une terrine pleine d'eau fraîche.

« Mettez-vous à table, dit-elle en prenant dans un buffet des assiettes et des cuillers d'étain, et goûtez de ma crème.

— Volontiers, à la condition que vous y goûterez avec moi.

— Certainement... Mais auparavant je vais passer mes mains à l'eau. »

Elle s'agenouilla près de la terrine, y trempa ses petites mains et les retira toutes ruisselantes.

« Permettez que je me rende au moins utile à quelque chose ! » repris-je en devenant moins timide.

Je saisis la serviette qu'elle avait posée sur la table, et je me chargeai moi-même d'essuyer soigneusement ses bras mouillés. Quand ce fut fini, je me penchai vers l'une des mains que je tenais encore dans les miennes et je la baisai à pleines lèvres.

« Ah ! dit-elle en frissonnant légèrement, ceci est de trop. »

En même temps, ses grands yeux me lancèrent un regard courroucé qui me fit rentrer sous terre.

« Pardon ! balbutiai-je.

— Mettez-vous à table, monsieur, reprit-elle sévèrement, et ne me forcez pas à appeler la Limousine ! »

Nous commençâmes à déguster silencieusement la crème. Cet incident avait jeté un froid et m'avait coupé l'appétit. Je ne mangeais que du bout des dents ; elle, au contraire, savourait chaque cuillerée avec des mines gourmandes, et semblait beaucoup moins troublée que moi. Elle rompit la première ce silence gênant.

« Êtes-vous à Saint-Clémentin pour longtemps ? me demanda-t-elle.

— Pour trois mois au moins.

— Ah ! — Son front se plissa et je crus voir sa jolie figure se rembrunir. — Vous ne vous y amuserez pas trop, continua-t-elle ; l'endroit n'est pas plaisant.

— Je m'y plais beaucoup, au contraire ; le pays est charmant.

— Vous trouvez ?... A quoi pouvez-vous bien passer votre temps, pour ne pas vous ennuyer ?

— Je me promène, je lis, je fais un peu de botanique.

— Ah ! vous êtes un savant... comme M. de Pressac.

— M. de Pressac ! m'écriai-je, — et je ne pus m'empêcher de rougir, — le monsieur dont j'occupe la chambre ?

— Précisément, répondit-elle d'un ton bref... Le connaissez-vous ?

— Non, repartis-je étourdiment, mais je l'ai déjà pris en grippe. »

Elle eut un singulier éclat de rire :

« C'est bien assez de lui avoir pris sa chambre ! »

Elle se tut ; puis, après un moment, elle ajouta :

« Où étiez-vous avant de venir ici ?

— A Juvigny, en Lorraine... J'y ai terminé mes études, cette année, et mon

voyage à Saint-Clémentin est ma première sortie.

— Vous avez été élevé par votre mère, cela se devine... Je parie que vous êtes un fils unique et un enfant gâté.

— Unique, oui ; gâté, nenni... On me tenait, au contraire, très serré.

— Ha ! ha !... vous étiez cousu aux

jupes de votre maman !... Bah ! vous faisiez bien quelque escapade de temps en temps, car vous n'êtes pas un saint plus que les autres ?... Est-ce à Juvigny que vous avez appris à baiser la main des dames ?

— C'est la première fois, protestai-je en rougissant, je vous jure que c'est la première fois !

— Vraiment ?... En ce cas, vous allez bien pour un débutant ! » fit-elle en baissant les yeux.

Sa jolie voix, nette et argentine comme le *clairin* qui résonne au cou des génisses dans la brande, avait des inflexions câlinement maternelles en me questionnant sur mon enfance, sur ma vie de collège, sur mes goûts et mes préférences. J'étais flatté et touché de l'intérêt qu'elle semblait prendre aux détails de mon existence. Moins naïf et moins novice, j'aurais compris qu'elle me sondait et me tâtait pour

bien savoir à quelle sorte de garçon elle avait affaire, — comme un agriculteur sonde et retourne un coin de terre, pour reconnaître le fond et le tréfonds du sol qu'il veut exploiter.

Peu à peu cependant, elle laissa tomber la conversation. Il se faisait tard et elle s'attendait sans doute à ce que je prisse congé ; mais je me trouvais si bien dans cette salle discrètement close et demi-obscure, en tête-à-tête avec la dame de mes pensées, que je ne bougeais pas. Rose-Lise se décida la première à se lever.

« Voici le soleil qui se couche ! s'écria-t-elle en poussant l'un des volets ; dans une demi-heure il fera brun, et il faut que je rentre pour le souper de M. Houdart.

— Me permettez-vous d'être votre compagnon de route ? » demandai-je timidement.

Elle eut un moment d'hésitation, puis, avec un sourire :

« Pourquoi pas ? répondit-elle ; venez vite ! »

Elle appela la métayère, ferma portes et fenêtres, puis la Limousine, avec ses deux paniers de prunes, marcha en avant, et nous nous mîmes à descendre la *courance* qui dévale dans la direction de Saint-Pierre. Quand nous arrivâmes près du moulin, le soleil avait disparu derrière les peupliers. La rivière, teinte d'une mate couleur de turquoise, élevait plus distinctement son bruit frais dans le silence du soir. Par masses plus épaisses, les feuillages se découpaient en noir sur l'eau bleue, et, tout au loin, des pâtours s'appelaient et se répondaient d'un coteau à l'autre, en chantant une mélopée mélancolique et traînante, qui s'envolait, toujours la même et toujours plus lointaine. Nous touchions à cette heure *d'entre chien et loup*, si intime et si propice aux confidences faites de cœur à cœur.

« Déjà sept heures et demie ! murmura Rose-Lise en entendant l'angelus tinter à Saint-Pierre.

— Vous craignez que M. Houdart ne soit inquiet ? »

Elle se mit à rire et haussa les épaules.

« Inquiet, lui ?... dit-elle avec une intonation dédaigneuse ; il ne s'inquiète que d'une chose, c'est de savoir si le poisson mordra et s'il fera une bonne pêche... Sortez-le de ses écritures et de ses amorces, et il n'est bon à rien.

— Vous n'êtes pas tendre pour lui !

— Pas plus qu'il ne l'est pour moi... Ah ! si j'avais su ce que c'est que le mariage, comme je serais restée fille ! »

A mon tour, je l'interrogeai sur son éducation de jeune fille et sur sa vie actuelle. Il y avait en elle un singulier mélange d'ingénuité et de hardiesse, de pruderie et de laisser-aller. Sa tournure d'esprit était, au demeurant, un peu romanesque

et sentimentale, et elle parlait de l'amour avec des phrases légèrement prétentieuses, réminiscences des feuilletons qu'elle avait lus et des romances qu'elle avait apprises au couvent. Mais toute cette phraséologie me paraissait charmante dans sa bouche, à cette heure délicieuse du crépuscule. Nous nous étions engagés sous une châtaigneraie où il faisait déjà presque nuit. Son pied trébucha contre une pierre et je profitai de ce prétexte pour lui offrir mon bras. Elle accepta, et je sentis contre ma poitrine la tiédeur de ce bras demi-nu, qu'elle appuyait sur le mien avec un certain abandon. Nous cheminions ainsi lentement sous les châtaigniers, tandis que, de loin en loin, dans les talus de mousse, les vers luisants brillaient comme des *lumerottes* (feux follets).

Mon cœur battait, je le sentais sauter jusque dans ma gorge, et j'avais sur les

lèvres une déclaration toute prête que je n'osais formuler.

« Ah! me disais-je, si elle savait ce qu'il y a d'amour brûlant dans ce cœur qui bat près de son bras, si elle savait de quelle tendresse je l'envelopperais, peut-être consentirait-elle à m'aimer puisqu'elle n'aime pas son mari?... Mais elle ne devine rien, et ma maudite timidité m'empêche de parler. »

Je poussai un soupir qui monta discrètement sous les châtaigniers; elle l'entendit peut-être, car son bras pressa le mien un peu plus fort, mais elle ne me questionna point. Elle doubla le pas au contraire et, sans rien nous dire, nous atteignîmes la lisière de la châtaigneraie.

Nous nous rapprochions de Saint-Clémentin, et on distinguait déjà les lumières et les rumeurs de la ville. Elle quitta brusquement mon bras.

« Il faut nous séparer ici, monsieur Évonyme, me dit-elle.

— Pourquoi ? m'écriai-je désolé.

— Parce que... »

En entendant cette réponse ambiguë, un soupçon me traversa l'esprit et je songeai au substitut.

« Cela vous ennuie de faire route avec moi, avouez-le !

— Du tout, j'ai grand plaisir à causer avec vous; mais à Saint-Clémentin, on est très mauvaise langue, et si l'on nous voyait rentrer ensemble...

— Vous craignez qu'on ne le dise à quelqu'un qui vous tient au cœur, interrompis-je assez impertinemment, à M. de Pressac, par exemple.

— M. de Pressac n'a rien à voir dans tout ceci ! répliqua-t-elle sèchement, et je ne sais pourquoi vous mêlez son nom à notre conversation... Je tiens tout bonnement à ma tranquillité, et je ne me soucie pas

d'être le sujet des *cancans* des gens de Saint-Clémentin... Allons! soyez sage et souhaitons-nous le bonsoir. »

Elle me fit un petit signe amical, releva les plis de sa robe et se mit à courir pour rattraper la Limousine, qui avait au moins cent pas d'avance sur nous.

Je restai immobile, la regardant fuir dans le crépuscule. Quand je l'eus perdue de vue, je fis un long détour à travers champs pour rejoindre la route de Ruffec. J'avais le cœur si plein, la tête si montée que je ne me sentis pas d'humeur à me rendre à l'hôtel, où l'heure de la table d'hôte était depuis longtemps sonnée. Je ne rentrai en ville qu'à la nuit serrée et je me couchai sans souper.

V

Quand on s'endort l'estomac vide, on a le sommeil léger et traversé par de nombreux rêves. J'en faisais un charmant, où il y avait des parfums de clématites, des baisers et de beaux yeux bleus souriants, quand, vers minuit, je fus réveillé par un violent coup de marteau appliqué à la porte de la rue. Personne ne bougeant, ce premier coup fut suivi d'une série de martellements précipités; puis la sonnette se

mit de la partie. Il y avait de quoi assourdir tous les habitants de la grand'rue. — Pan! pan! le marteau; dinn! dinn! la sonnette. — Enfin un volet s'ouvrit au premier étage et j'entendis une voix de fausset — celle de M. Houdart — demander ce qu'on voulait, et s'il y avait le feu quelque part.

C'était le substitut, M. de Pressac, qui revenait de son voyage, et qui, ne se souvenant plus des arrangements pris avec mon oncle, insistait pour rentrer dans ses pénates. Il fallut lui expliquer que sa chambre était occupée par un neveu nouvellement débarqué, et, après de longs pourparlers, il

finit par reprendre sa valise et aller coucher à l'hôtel.

Le lendemain matin, je rôdai dans l'escalier et dans le jardin, espérant toujours rencontrer Rose-Lise et échanger avec elle un regard amical, mais ce fut peine perdue. La dame se tint claquemurée dans sa chambre et n'en sortit pas. En revanche, au déjeuner de la table d'hôte, j'eus la médiocre satisfaction de faire connaissance avec M. de Pressac. Il me déplut à première vue. Grand et solidement charpenté, âgé de trente-trois ou trente-quatre ans, vêtu de noir de la tête aux pieds, le gilet boutonné jusqu'au cou, la redingote flottante, il avait plutôt la mine d'un ecclésiastique en bourgeois que d'un magistrat. Ses cheveux étaient coupés en brosse ; sa figure, entièrement rasée, laissait voir à plein les plis sardoniques de deux lèvres chagrines ; ses yeux, d'un gris faïence, étaient vifs et intelligents, mais déparés

par l'expression soupçonneuse du regard. Il semblait d'un naturel fort taciturne et se mêlait peu à la conversation des autres convives ; je dois néanmoins convenir que, lorsqu'il daignait desserrer les lèvres, il parlait agréablement. Sa voix avait des cordes à la fois graves et moelleuses qui donnaient beaucoup de séduction à sa parole. Ses discours, prononcés d'un ton assez tranchant, étaient imprégnés d'un sentimentalisme fleuri et lamartinien, qui devait réussir près des dames ; mais son éloquence avait un miel qui tournait facilement à l'aigre. Je me plaisais à le contredire avec l'étourderie d'un jeune échappé de collège qui ne doute de rien. Il condescendait à me répondre, mais de haut, comme il sied à un magistrat du parquet, avec l'indulgence impertinemment dédaigneuse dont on se sert pour se débarrasser d'un gamin indiscret. La compassion solennelle et railleuse avec laquelle il me

traitait me poussait à l'exaspération. Je ne me possédais plus, je lâchais quelque sottise, et lui, toujours de sang-froid et toujours ironiquement poli, en profitait pour me remettre à ma place, avec deux ou trois mots cinglants qui me faisaient l'effet d'un verre d'eau froide jeté au nez d'un enfant en colère.

L'arrivée de ce trouble-fête m'avait gâté tout mon plaisir; elle rembrunissait jusqu'aux lumineux paysages de la vallée de la Charente. Je devenais maussade, ennuyé et ennuyeux pour les autres; mon oncle Desbordes, qui s'était aperçu de cette bilieuse disposition d'esprit, m'avait rappelé déjà deux ou trois fois à l'ordre, sans parvenir à modifier ma méchante humeur.

Ce qui ajoutait encore à mon dépit, c'était que, depuis le retour de ce substitut de malheur, Rose-Lise semblait de nouveau me fuir. Je réussissais à peine maintenant à apercevoir, entre deux portes, le

flottement ondoyant de sa robe. Elle sortait plus fréquemment que d'habitude et ne rentrait au logis qu'à l'heure où M. Houdart revenait de la pêche, son panier d'osier au dos, sa casquette de toile sur la nuque, et sa canne à ligne à la main. Je me disais qu'elle achevait peut-être sa récolte de fruits à la Fuie, et, dans l'espoir de savourer encore les délices de l'après-midi passée à l'ombre de la clématite, je m'en allais rôder pendant des heures autour des murs à demi éboulés de la métairie. Mais j'avais beau arpenter l'allée des cormiers, je ne voyais dans la cour ni la robe de toile ni le chapeau de paille à rubans cerise. Les volets de la maison de maître étaient clos, les métayers étaient aux champs, les poules seules grattaient d'un air affairé le terreau de la cour, et j'étais accueilli par les aboiements inhospitaliers d'un chien de berger qui me montrait les dents.

Je m'en revenais alors tout mélancolique par les mêmes sentiers que j'avais si joyeusement parcourus peu de jours avant, en compagnie de Rose-Lise, et je ruminais ma déconvenue en me posant des questions anxieuses au sujet des relations possibles de M. de Pressac avec Mme Houdart. Est-ce que par hasard Rose-Lise aimerait sérieusement ce ténébreux et peu sympathique personnage ? Ce n'était pas vraisemblable. Elle était trop jeune et trop jolie, trop raffinée dans ses goûts pour s'amouracher de cet homme mal fagoté, maussade et déjà mûr. Avec la naïve outrecuidance d'un garçon qui vient d'atteindre ses dix-huit ans, je regardais alors comme de quasi-vieillards les gens qui en avaient plus de trente. — En revanche, aujourd'hui, je ne supporte pas que les jeunes adolescents usent de la même irrévérence à mon égard. — Semblablement, je trouvais odieux que M. de Pressac —

un magistrat! — osât porter le trouble dans ce jeune ménage; mais je ne considérais nullement que la chose fût tout aussi odieuse, venant de la part du neveu de mon oncle. — Moi, c'était bien différent : j'aimais Mme Houdart d'un amour éthéré, je ne méditais pas le déshonneur de M. Houdart, je ne voulais déposer aux pieds de sa femme que de respectueuses adorations. — Nous avons tous et à tout âge cette façon originale d'envisager les choses et de juger les gens : nous sommes myopes quand il s'agit de nos propres méfaits, et presbytes à l'égard des actes du prochain. Plus j'examinais la situation, plus il me semblait inacceptable que Rose-Lise ressentît une tendresse quelconque pour le substitut.

Pourtant un soir, à la brune, étant entré sans bruit dans le corridor déjà obscur, tandis que je cherchais à tâtons la rampe de l'escalier, je vis s'esquiver en tapinois

REESE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

de la salle du rez-de-chaussée une ombre qui se dirigea vers la rue, et quand cette forme fuyante se dessina plus distinctement dans l'encadrement de la porte, je trouvai qu'elle avait beaucoup des airs de M. de Pressac. Cela me fit l'effet d'un coup de poing appliqué dans l'estomac. Je revins sur mes pas et je fouillai d'un œil inquiet la profondeur de la grand'rue, mais mon inconnu rasait les murs et il s'enfonça bientôt dans les vapeurs du crépuscule. Une demi-heure plus tard, j'entendis le pas trainant et la voix grêle de Sylvestre Houdart qui réintégrait le logis conjugal, après avoir fait son *rams* quotidien au café des *Trois-Piliers*.

Cet incident pénible épaissit encore mes humeurs noires. Je ne me consolai un peu qu'en apprenant de la propre bouche de M. de Pressac qu'il projetait pour la fin de la semaine un nouveau voyage à Poitiers. Je n'eus de repos que lorsque je le vis

installé dans le coupé de la diligence et lorsque le véhicule jaune, sortant enfin du *Chêne-Vert,* grimpa au petit trot la rampe de la grand'rue. Alors mon humeur se rasséréna et il me sembla qu'on m'enlevait un moellon de dessus la poitrine. Le soir même, après dîner, abandonnant mon oncle à la porte du cercle, je regagnai hypocritement la maison. C'était l'heure où M. Houdart se livrait aux émotions du *rams* sur les banquettes de velours des *Trois-Piliers.* J'avais chance de trouver Rose-Lise seule, et j'étais bien résolu cette fois à me jeter à ses pieds.

Les portes du rez-de-chaussée étaient closes et le logis paraissait désert. Sur le seuil du jardin silencieux, le chat procédait gravement et minutieusement à sa toilette. Par cette tiède soirée d'août, Rose-Lise était probablement allée prendre le frais dehors.

« Allons! pensai-je, tout penaud et navré, remontons dans ma chambre! »

Je gravis les marches lentement et comme à regret. Mais à mesure que je montais, il me semblait entendre, au fond de quelque chambre haute, une voix féminine fredonner un bout de romance. Mon cœur recommençait à s'agiter. J'arrive sur le palier, je pousse la porte entrebâillée et — saints du paradis! — quelle adorable surprise!

Perchée sur une chaise, Rose-Lise en personne était en train de renouveler les rideaux de mousseline de ma fenêtre. — N'ayant pour toute servante qu'une femme de journée, comme beaucoup de petites bourgeoises, elle s'occupait elle-même de l'arrangement de ses chambres garnies, et elle avait choisi l'heure où ses locataires étaient ordinairement absents pour vaquer à cette besogne domestique. Au bruit de la porte refermée, elle tourna la tête, m'aperçut, et, interrompant sa chanson, elle descendit précipitamment.

« Ah ! murmura-t-elle en s'asseyant, c'est vous, monsieur Évonyme ?... Bonnes gens ! vous m'avez effrayée... J'en ai un battement de cœur. »

En même temps, elle posait la main sur sa poitrine comme pour en comprimer les palpitations.

« Vraiment ! m'écriai-je en m'approchant d'elle, tout confus.

— Ma parole ! reprit-elle en prenant familièrement l'une de mes mains et en la posant sur son cœur ; sentez comme il bat ! »

J'avoue que je ne sentis rien du tout. J'étais trop troublé pour avoir des sensations nettes, et il me semblait que mes genoux allaient se dérober sous moi. Elle s'avisa de mon trouble et, écartant doucement ma main, qui ne quittait plus son corsage :

« Qu'êtes-vous devenu tous ces jours-ci ? dit-elle d'un ton très posé ; je ne vous ai plus revu depuis votre visite à la Fuie.

— J'y suis retourné pourtant trois fois ! repartis-je avec un accent de reproche, mais sans jamais vous y rencontrer. »

Elle se mit à rire.

« Et, poursuivit-elle, le séjour de Saint-Clémentin vous amuse-t-il toujours autant ?

— Hélas ! avouai-je avec un gros soupir, les journées m'ont paru bien longues et bien vides, depuis...

— Depuis quand ? interrompit-elle, tandis que ses yeux bleus me dévisageaient.

— Depuis l'arrivée de M. de Pressac ! » répondis-je impétueusement.

Sa figure se rembrunit.

« Pourquoi, s'écria-t-elle avec humeur, me parlez-vous toujours de M. de Pressac ?... Je suis sûre que vos bavards de la table d'hôte ont fait devant vous des *potins* sur notre compte. »

Je balbutiai en protestant qu'elle se

trompait ; mais je parlais sans conviction. Elle interrompit ma phrase embrouillée, et effleurant ma bouche d'un doigt menaçant :

« Vous voyez bien ! vous vous coupez !... Allons ! fit-elle, vous n'êtes pas franc et vous ne me dites pas le fond de votre pensée.

— A quoi bon ? répliquai-je, vous n'avez pas confiance en moi.

— C'est une erreur ; je vous tiens pour un garçon d'esprit, bien plus sensé et bien plus sérieux qu'on ne l'est à votre âge... J'ai, au contraire, une entière confiance en vous et je vais vous le prouver... On vous a dit, n'est-ce pas, que j'aimais M. de Pressac ?

— Oui, répondis-je en rougissant ; mais je vous jure que je ne l'ai pas cru !

— Et pourquoi donc ? s'exclama-t-elle avec véhémence. M. de Pressac vaut mieux dans son petit doigt que tous les mauvais

plaisants de votre table d'hôte... Eh bien ! on ne s'est pas trompé ; j'ai une très vive tendresse pour lui ; c'est un homme de cœur, et il mérite qu'on l'aime ! »

Elle s'arrêta en voyant ma figure bouleversée. J'avais la gorge serrée, les larmes aux yeux, et pour un peu j'aurais sangloté. « Mon Dieu ! qu'avez-vous ? me demanda-t-elle. Est-ce que par hasard...?

— Oui, interrompis-je d'une voix mal assurée, je vous aime, et ce que vous me dites me navre.

— Vous êtes un enfant ! reprit-elle avec un accent de maternelle compassion. A votre âge, est-ce qu'on sait ce que c'est

que l'amour ?... Voyons ! calmez-vous, ajouta-t-elle, je vous aime bien aussi et je serais désolée de vous chagriner... Ne me jugez pas mal... Si vous connaissiez la vie que je mène, mariée malgré moi à un être comme M. Houdart !... Je ne veux point médire de lui, mais il n'a pas su tenir sa place dans mon cœur, et dame ! quand le cœur est vide...

— Ah ! m'écriai-je, mon amour pour vous est si grand !... Il l'aurait rempli tout entier.

— Enfant ! » répéta-t-elle en me prenant les mains.

Nous restâmes ainsi un bon moment. Malgré mon chagrin, je savourais ces minutes délicieuses et je frissonnais en regardant ses grands yeux bleus. Dans l'air fondant de la soirée d'août, le carillon des cloches de Saint-Nicolas s'égrenait mollement.

« Comme ces cloches ont un beau son ! murmurai-je.

— Elles carillonnent pour la solennité de demain, dit-elle... C'est demain l'Assomption, et c'est justement ma fête, car je me nomme aussi Marie... Mais personne ne me la souhaitera !

— Si, je vous la souhaiterai, moi ! »

Je m'élançai vers la fenêtre, je cueillis quelques brins de jasmin fleuri, qui montaient jusqu'au ras de la croisée, et un à un, je les piquai dans ses cheveux noirs, dans son corsage... Elle me laissait faire et souriait. Une minute de plus et j'allais jeter mes lèvres brûlantes à toutes les places où j'avais semé des fleurs, quand nous entendîmes soudain des pas dans le corridor, et la voix grêle de M. Houdart gourmandant son chat.

« Chut ! fit Rose-Lise en posant un doigt sur sa bouche. Il vient de rentrer... Demain, nous nous reverrons ; je resterai toute l'après-midi, en bas, dans la salle. »

Et ramassant ses jupes, elle ouvrit la

porte avec précaution et se glissa dans l'escalier, me laissant dans une voluptueuse extase que berçait lentement la voix mourante des cloches.

VI

Il y avait aux environs de la Fuie un coin de la Charente où M. Houdart aimait à pêcher de préférence. C'était à quelques pas du hameau de Dalident, qui dépend de la commune de Saint-Saviol. Près du pont de bois une large prairie s'étendait, arrosée par un des bras de la rivière et bordée d'épais massifs d'aunelles. En face, un îlot très vert et très touffu s'arrondissait au milieu de l'eau, et on s'y rendait au moyen d'un vieux bateau. La place était

ombragée et, à ce qu'il paraît, très poissonneuse. — M. Houdart m'invita un dimanche à l'y accompagner avec sa femme. Nous partîmes après le déjeuner. Le mari ouvrait la marche, avec sa canne à pêche sous le bras. Nous le suivions à distance, Rose-Lise et moi, portant à tour de rôle le panier aux provisions. Une fois arrivé dans l'îlot, le secrétaire de la mairie s'installa à sa place de prédilection,

appâta le poisson et tendit sa ligne. Pendant ce temps, nous posions, de distance en distance, dans l'eau sombre et lente, des *balances* à prendre les écrevisses. De demi-heure en demi-heure, nous allions les relever et nous trouvions toujours sur chaque plateau deux ou trois crustacés, que nous jetions tout grouillants dans le panier. Dans les intervalles, je lisais à mi-voix à Rose-Lise je ne sais plus quel roman sentimental que nous avions emporté.

Je vois toujours l'endroit : les molles ondulations des coteaux boisés de châtaigniers, les maisons blanches de Dalident sur la gauche, et, au tournant de la vallée, les vergers de Saint-Saviol, qui nous masquaient le village, dont nous entendions seulement les sonneries argentines. Assise dans l'herbe, Mme Houdart était adossée à un saule : sa robe rose étalée ne laissait passer que le bout de ses bottines et faisait

une tache gaie dans la verdure foncée. Couché à plat ventre, les deux coudes dans le gazon, je tournais les pages sans trop savoir ce que je lisais, attendu que mes yeux étaient plus souvent fixés sur la figure de la dame que sur le livre. L'eau noire, à deux pas de nous, bruissait parmi les souches des saules, se creusant en minuscules entonnoirs où tourbillonnaient des brins d'herbe, et où des libellules bleues glissaient en agitant leurs ailes de gaze. Un peu plus loin, le miroir sombre de la rivière reflétait la casquette et la face glabre de M. Houdart penché sur sa ligne. La physionomie du bonhomme, entrevue dans cette onde endormie, avait une expression si patiente, si confiante et si placide, que j'étais pris de scrupules en le regardant à la dérobée, et que je n'osais murmurer à Rose-Lise le moindre mot d'amour. Je ne sais si la malicieuse personne s'apercevait du motif qui me rendait

si respectueux et si retenu, mais, probablement rassurée par ma mine timide et rêveuse, elle mettait malignement tout en jeu pour me pousser à bout, remuant à chaque instant ses pieds sous les plis soulevés de sa robe, montrant jusqu'au coude ses bras potelés, alanguissant ses prunelles luisantes, et tout cela avec un tel air innocent et virginal qu'il ne me venait même pas à l'esprit de l'accuser de coquetterie.

Vers six heures, nous dînâmes sur l'herbe, en écoutant distraitement M. Houdart qui nous contait les émotions de sa pêche, les anguilles qu'il avait *ferrées* et celles qu'il avait manquées; puis, à la brune, tandis qu'il rangeait ses engins, Rose-Lise et moi nous montâmes dans le vieux bateau dont elle détacha l'amarre faite de brins de tilleul tressés. Je me servais d'une perche en guise de *pigouille,* et nous nous laissions aller lentement à

la dérive, entre le ciel brunissant où pointillaient les premières étoiles, et l'eau brune qui les reflétait. Le bateau frôlait avec un bruit frais les nénuphars étalés sur la rivière, et Rose-Lise, assise à la proue, trempait ses bras nus dans l'eau tiède. Debout et à demi penché au-dessus d'elle, je distinguais dans la pénombre ses yeux brillants, sa tête renversée en arrière, et les formes confuses de son corsage échancré. Enhardi par la solitude et l'obscurité où nous nous trouvions, je me sentais fortement tenté. Je posai brusquement ma *pigouille* en travers de la barque, et je vins m'asseoir aux pieds de la jeune femme. Elle se douta que j'allais m'enhardir plus qu'elle ne voulait, et se soulevant à demi : « Voulez-vous que je vous chante quelque chose ? » me demanda-t-elle tout à coup. Elle comprenait qu'il fallait rompre le silence périlleux dont elle subissait elle-même l'entraine-

ment, et, sans attendre ma réponse, elle commença une barcarolle alors très à la mode, composée sur des paroles de Théophile Gautier :

Dites, la jeune belle,
Où voulez-vous aller ?
La voile ouvre son aile,
La brise va souffler...

Sa voix peu exercée, mais étendue et bien timbrée, s'envolait avec un balancement cadencé sous la voûte des aulnes ; loin de me calmer, elle irrita encore le désir fou que j'avais de saisir la chanteuse dans mes bras et de la couvrir de baisers. Je ne lui laissai pas finir sa romance, et l'interrompant brusquement :

« Comme je vous aime ! m'écriai-je.

— Prenez garde ! me dit-elle en posant une main sur mon bras, nous rasons le bord et mon mari peut nous entendre. »

J'étais encore novice en pareille matière,

et la crainte de la compromettre m'arrêta net dans mon entreprise. Je me contentai de garder la main qu'elle m'avait abandonnée, et nous continuâmes ainsi à suivre le fil de l'eau, noyés dans une douce langueur.

Nous étions arrivés à la pointe de l'îlot, qui s'avançait vers les prés.

« Madame ! s'exclama soudain une voix grave qui partait de la prairie, je crois que M. Houdart s'impatiente ; il vous fait signe d'aborder. »

Je lâchai précipitamment la main de Rose-Lise et je me dressai sur mes pieds. A la crête du talus, la haute taille de M. de Pressac se découpait sur le ciel étoilé, comme une apparition malfaisante.

« J'étais en promenade à Dalident, reprit-il en manière d'explication, j'ai reconnu votre voix, et j'ai poussé jusqu'ici, où j'ai aperçu M. Houdart qui s'inquiétait de votre absence... C'est pour cela, ajouta-

t-il avec une pointe d'ironie, que je me suis permis de vous déranger. »

J'étais abasourdi et furieux. Quant à Rose-Lise, elle ne paraissait que médiocrement étonnée de l'apparition de ce fâcheux. J'accostai, elle s'élança sur le talus et nous rejoignîmes le secrétaire de la mairie, qui n'avait pas le moins du monde l'air de s'être inquiété de nous. Il était tout occupé à ramasser ses balances et à empaqueter d'herbes le poisson qu'il avait pêché. Je n'en crus pas moins de mon devoir de lui offrir mon aide, afin de gagner ses bonnes grâces. Je me regardais, dans ma naïve candeur, comme obligé de me montrer empressé auprès du mari, afin de l'indemniser par mon zèle du dommage que lui causait mon amour pour sa femme. Je poussai même l'obséquiosité jusqu'à lui proposer de porter les balances, ainsi que le filet plein d'écrevisses, ce qu'il accepta sans la moindre cérémonie.

Les balances et le filet ne laissaient pas d'être lourds, ce qui me gênait pour marcher, de sorte que Rose-Lise et M. de Pressac prirent les devants et cheminèrent l'un à côté de l'autre. J'eus pour toute consolation la compagnie de M. Houdart, qui voulut bien m'initier aux secrets de la pêche à la ligne. J'appris ainsi comment il fallait confectionner la boule de terre glaise et de vers destinée à appâter les poissons. Une fois sur ce chapitre de l'*halieutique,* le secrétaire ne tarissait plus. Il traitait par le menu des divers appâts employés par les pêcheurs : il y avait la pêche au blé cuit pour le gardon, à la cerise pour le *meunier,* au fromage de Gruyère pour le barbeau, à la mouche de mai pour la truite, etc.

« Je connais même des gens, me criait M. Houdart avec sa voix de fifre, qui sont assez peu dégoûtés pour appâter avec du *guano* humain ; mais je l'avoue, monsieur

Évonyme, bien que je ne sois pas bégueule, ce procédé est absolument contraire à mes principes de délicatesse. »

Je l'écoutais à peine, je le donnais au diable et j'essayais de saisir à la volée quelques mots de la conversation de M. de Pressac et

de Mme Houdart, qui marchaient à dix pas en avant. La jalousie me mordait le cœur, les balances me rompaient les bras, et je trouvais la route de Dalident à Saint-Clémentin longue, horriblement longue...

Quand nous entrâmes enfin en ville, M. de Pressac fit halte au coin de la rue

Louis XIII pour me souhaiter le bonsoir d'un ton gouailleur. Je lui tournai le dos ; j'étais devenu muet comme les poissons de M. Houdart, et, sans même lever mes yeux courroucés vers Rose-Lise, sans lui serrer la main, je remontai dans ma chambre d'un air bougon et me jetai sur mon lit, fourbu, courbatu, éreinté, pleurant de dépit.

VII

Le lendemain, je voulus en avoir le cœur net, et dès que M. Houdart fut parti pour sa mairie, je descendis chez Rose-Lise, afin de lui reprocher amèrement sa coquetterie et sa duplicité.

Je la trouvai dans la pièce du rez-de-chaussée, qui lui servait de boudoir et de salon de travail. Elle faisait de la tapisserie au métier. A cause de la grande ardeur du soleil au dehors, les persiennes étaient closes, et, tout d'abord, je ne dis-

tinguai que la blancheur de son déshabillé de basin et les points lumineux de ses yeux.

« Ah ! dit-elle en tirant une aiguillée de laine, c'est vous, monsieur le boudeur ?... Je suis bien aise de vous voir et vous allez m'expliquer la cause de votre méchante humeur d'hier. »

En même temps, elle relevait vers moi sa figure de vierge et me lançait une œillade si innocente que du coup je me sentis désarmé. J'étais descendu en méditant un discours plein de récriminations et de sarcasmes ; maintenant, sous le regard de ces prunelles couleur de bleuet, ma colère fondait comme neige au soleil.

« Pourquoi ? m'écriai-je en m'asseyant près d'elle sur le tabouret très bas, pourquoi aussi n'avez-vous pas été franche avec moi, et ne m'avez-vous pas prévenu que vous aviez donné un rendez-vous à M. de Pressac ?

— Un rendez-vous ? répliqua-t-elle en riant, vraiment l'endroit et le moment eussent été bien choisis !... Que vous êtes donc jeune !... Quand une femme veut donner un rendez-vous, elle s'arrange de façon à ce que son mari ne soit pas présent à la chose... Je ne m'attendais pas plus que vous à voir M. de Pressac dans la prairie de Dalident... J'en ai même été fort contrariée. Il avait dîné à Saint-Saviol, et c'est par un pur hasard qu'il s'est trouvé sur notre chemin... Êtes-vous satisfait maintenant ?

— Préméditée ou non, cette rencontre m'a fait cruellement souffrir... J'étais à la torture tandis que vous cheminiez en tête-à-tête avec ce monsieur sur cette route qui n'en finissait pas.

— Fi ! le vilain jaloux ! Pourquoi n'êtes-vous pas venu causer avec nous, au lieu de vous obstiner à bouder en arrière ?

— Pouvais-je planter là M. Houdart ?

Qu'aurait-il pensé si je lui avais faussé compagnie ? »

Elle haussa les épaules.

« Votre accès de jalousie lui donnait à penser bien davantage... Si vous étiez venu interrompre notre tête-à-tête, monsieur, vous auriez su que nous parlions de vous. Je disais à M. de Pressac tout le bien que je pense de votre caractère, et combien je suis heureuse de vous avoir pour ami... Convenez que si quelqu'un avait le droit de se montrer jaloux, c'était bien plutôt lui, en m'entendant chanter vos louanges. »

Je baissai les yeux d'un air contrit. Sa voix câline et son regard candide triomphaient de mes derniers soupçons, et je finis par croire que j'avais tous les torts.

« Allons! continua-t-elle en me donnant une tape familière sur la joue, je vous pardonne à condition que vous ne pécherez plus... Nous serons toujours bons amis, n'est-ce pas? et pour vous prouver que je tiens à votre amitié, je vous permets de venir ici toutes les après-midi, pendant que M. Houdart sera à son bureau... »

J'usai largement de la permission. Oh! ces mystérieuses après-midi de causerie intime, comme elles étaient charmantes! La salle basse avait un aspect si accueillant dans sa fraîcheur obscure, avec son modeste mobilier de fauteuils de paille et son antique papier de tapisserie à ramages! Au dehors, le soleil d'août flambait dans la rue. A travers les persiennes nous entendions le gravier crier sous les sabots

des paysannes revenant du marché avec leur panier plat, recouvert d'une serviette. Dans la maison d'en face il y avait une école, et nous distinguions le bourdonnement monotone des écoliers récitant leurs leçons. Parfois une odeur appétissante d'oronges farcies et cuites au four emplissait tout le quartier et pénétrait jusque dans l'appartement, nous apportant avec elle des suggestions gourmandes auxquelles Mme Houdart ne résistait pas. Elle allait dans la salle à manger, fouillait le buffet et en rapportait des pâtisseries locales : — tourtisseaux, craquelins et fouaces, — ou bien un panier de brugnons et de grosses pêches jaunes, — de quoi faire une dinette que nous arrosions d'un doigt de vin muscat.

Un jour, mise en gaieté à la suite d'un de ces goûters improvisés, elle me demanda si je ne savais pas faire des vers. — J'en faisais, hélas ! et d'assez méchants. —

Elle me témoigna le désir d'en avoir de ma façon et écrits pour elle seule. Je passai la nuit à rimer, et le lendemain je lui apportai mes vers recopiés sur un beau papier rose.

De ce morceau, plein de réminiscences de Musset, où je m'étais efforcé de mettre tout ce que je n'osais dire en prose, je ne me rappelle plus que les dernières strophes :

« Sur l'océan d'amour voguons à toutes voiles.
Voici le temps d'aimer : la douce nuit d'été
Est pleine de parfums, le ciel est plein d'étoiles,
Et le vent qui soupire est chaud de volupté.

Voici le temps d'aimer. Votre sein qui palpite,
Laissez-moi l'enfermer entre mes bras charmés,
Une heure seulement... Que la mort vienne ensuite !
Ceux-là meurent contents qui se sont bien aimés. »

Elle prit mon manuscrit, le déchiffra lentement avec cette satisfaction qu'une femme, même illettrée, éprouve à lire des

lignes rythmées exprès pour elle, dont les syllabes finales s'accouplent mystérieusement dans une même assonance, puis une légère rougeur lui monta aux joues.

« Ah! murmura-t-elle, ils sont brûlants! »

Elle plia le papier et le glissa dans son corsage, ce qui me parut le plus bel éloge qu'elle pût me faire.

En dépit de mes rimes incandescentes, mes affaires n'avançaient pas. Rose-Lise consentait volontiers à me laisser jouer mon rôle d'amoureux; elle écoutait avec un demi-sourire mes déclarations et mes protestations de tendresse, mais dès que je voulais pousser plus avant et passer des paroles aux actes, elle m'arrêtait net d'un coup d'œil effarouché et sévère. Un serrement de main à l'arrivée et au départ, plus rarement un furtif baiser posé à la hâte sur son bras nu, voilà tout ce que j'obtenais après une cour assidue de deux

ou trois heures. C'était une étrange créature, à la fois téméraire et prudente, adorablement câline et familière à certains moments, mais capable d'une résistance énergique lorsqu'on voulait dépasser la limite qu'elle avait assignée d'avance aux privautés tolérées. J'avoue d'ailleurs que mon inexpérience et ma gaucherie étaient autant d'obstacles qui venaient s'ajouter à ceux dont elle dressait contre moi l'irritante barrière. Certains coups d'audace qu'il eût fallu tenter pour se rendre maître de la situation me semblaient absolument inexécutables. Un mot plus bref, un regard plus froid suffisaient pour paralyser mes plus fougueux élans. J'avais pour les femmes en général un respect craintif qui me faisait envisager comme des violences indignes d'un homme bien élevé les prosaïques et inévitables préliminaires de la possession complète. — Les hommes à bonnes fortunes riront de

ma sottise, mais j'en appelle à tous les timides; qu'ils descendent sincèrement au fond d'eux-mêmes, qu'ils se reportent à leurs souvenirs de première jeunesse, et tous y retrouveront les mêmes naïfs respects, les mêmes pudiques scrupules.

Je n'en étais pas moins heureux à ma façon. Je buvais à petits coups la délicieuse liqueur de l'amour printanier aux bourgeons gonflés de sève. Les serrements de main furtifs, les minutes d'attente dans le jardin, pendant que M. Houdart se préparait à partir pour son bureau, et jusqu'aux transes où me mettaient les regards obliques de ce mari tatillon, tout me paraissait exquis.

Une après-midi, tandis qu'à genoux près de Rose-Lise j'égrenais comme de coutume mon rosaire d'amour, le secrétaire de la mairie rentra subitement au logis, et nous ouïmes dans le corridor son pas traînant, accompagné du cliquetis de

son trousseau de clefs. Tout mon sang reflua au cœur, et je ne fis qu'un bond vers un des fauteuils de paille où je m'assis, les

yeux baissés, à une distance honnête de Mme Houdart, qui continuait placidement à piquer son canevas. Il jeta un regard circulaire sur sa femme, sur le coussin où l'on voyait encore l'empreinte de mes genoux, et enfin sur le fauteuil où je me

tenais assis gauchement, puis, de sa voix de fifre, il me dit :

« Eh ! eh ! monsieur Évonyme, vous aimez la société des dames ! »

Ce fut tout ; il referma la porte. Je l'entendis aller et venir dans la pièce contiguë, en faisant tinter son trousseau de clefs. Peu à peu ce bruit de ferraille s'éloigna dans la direction de la rue : M. Houdart était parti, mais j'avais encore la chair de poule et je me sentais honteux de mon attitude hypocrite. Rose-Lise releva la tête, sourit ingénument et, sans plus s'émouvoir, elle me fit signe de reprendre ma place à ses pieds.

« Croyez-vous qu'il ait écouté à la porte ? » demandai-je avec anxiété.

J'étais peu rassuré, non pour moi, mais pour elle, que je voyais déjà compromise. Elle secoua les épaules :

« Qui sait ? murmura-t-elle... Bah ! ne vous mettez pas en peine ; j'arrangerai cela. »

Ces alertes mêmes me faisaient prendre plus au sérieux mon rôle d'amoureux et de cavalier servant. J'avais des mines discrètes et triomphantes qui amusaient fort mon oncle Desbordes; je manœuvrai si bien qu'au bout d'une semaine, toute la ville fut au courant de ma platonique passion pour la belle Mme Houdart. M. de Pressac seul semblait ne pas s'en apercevoir. Ce n'était pas ma faute, car je prenais à tout instant, à l'égard de mon rival, des airs de coq dressé sur ses ergots. Un soir qu'après dîner toute la table d'hôte était allée en promenade jusqu'au moulin des Ages, j'affectai de cueillir des marguerites et d'en effeuiller une sous le nez du substitut.

« Vous êtes en Lorraine, en ce moment ? me dit-il de sa voix sardonique.

— Vous vous trompez, répondis-je sèchement, je suis à Saint-Clémentin. »

Puis, d'un geste de matamore, je lui tendis une marguerite :

« A votre service ! lui criai-je.

— Merci, répliqua-t-il, je n'ai pas besoin de cela... Je suis fixé. »

Il marchait devant moi, retroussant les basques de sa redingote et faisant de grandes enjambées pour éviter les ornières boueuses ; je me mis à fredonner impertinemment derrière son dos :

Femme varie,
Fol qui s'y fie !

Il se retourna, me dévisagea avec un méchant sourire, et me serrant comme avec une pince le bras entre ses doigts osseux :

« Mon petit ami, reprit-il ironiquement, il paraît que vous aimez les proverbes... En voici un autre que je vous recommande : « Sensiblerie de femme, assaisonnement de malice. »

— Est-il de votre cru ? demandai-je en

me dressant sur la pointe des pieds pour le toiser d'un air de défi.

— Non, il est de Publius Syrus, un ancien que je vous conseille de lire quand vous aurez un peu plus de barbe au menton. »

Il était évident que ce substitut de malheur se gaussait de moi. J'avais bonne envie de me fâcher et de lui allonger un coup de poing ; mais je vis mon oncle Desbordes qui roulait de gros yeux ; je me contins par égard pour lui et pour nos autres commensaux...

Les sarcasmes de M. de Pressac ne m'en avaient pas moins mis la tablature en tête. Depuis quelques jours les allures mysté-

rieuses de Rose-Lise m'inquiétaient. Au lieu de rester le soir au jardin ou dans sa chambre, à l'heure où M. Houdart allait au café, elle sortait enveloppée dans une cape très ample, semblable à celle des paysannes, et elle se glissait dans les ruelles tortueuses, assez mal éclairées, qui s'enchevêtrent aux environs de la Porte Niortaise. Ces ruelles n'étaient habitées que par de pauvres gens, et comme Rose-Lise ne me parlait jamais de ses fugues nocturnes, j'en étais arrivé à concevoir des soupçons. Peut-être avait-elle là quelque rendez-vous clandestin avec le substitut?...

Par une nuit sans lune, je restai dehors et, quand elle sortit, je résolus de la suivre. Elle regarda d'abord à droite et à gauche, comme pour s'assurer qu'elle n'était pas épiée, puis elle s'enfonça dans l'ombre de la rue des Douves. Elle portait un paquet assez lourd, ce qui ralentissait sa marche et me permit de ne point la perdre de

vue. Après quelques détours, elle s'arrêta devant une maison basse et de mine très louche, à l'unique croisée de laquelle scintillait la lumière d'un *chaleuil* (lampe à bec pendue à la cheminée). Elle frappa du doigt à la vitre, on vint ouvrir, et, m'étant caché dans une encoignure, je reconnus avec un certain soulagement que la locataire de cette masure n'était autre que la Limousine, la femme de ménage des Houdart.

Rien d'étonnant à ce que Rose-Lise visitât cette femme qui lui tenait lieu de servante. Elle lui portait sans doute du linge à blanchir ou quelques mises-bas pour les petits Limousin... Je poussai un soupir de satisfaction, et, en même temps, honteux de mon misérable soupçon, je me hâtai de rebrousser chemin, de crainte que Mme Houdart ne me surprît en flagrant délit d'espionnage.

D'ailleurs je n'avais plus qu'à prendre

patience : je savais de bonne source que M. de Pressac ne resterait pas longtemps à Saint-Clémentin. Il avait déjà été mandé deux fois à Poitiers par son procureur général. On s'était ému au ministère de certains bruits équivoques répandus sur la conduite du substitut ; on lui avait donné à choisir entre un changement de résidence et une mise en non-activité. De toute façon j'allais être débarrassé de lui.

VIII

Peu de jours après, en effet, la nouvelle du remplacement de M. de Pressac nous fut confirmée officiellement. Le journal disait : « Appelé à d'autres fonctions, » et l'on discutait fort à Saint-Clémentin pour savoir s'il était suspendu ou simplement déplacé. Quant à moi, cela m'était absolument indifférent ; il partait et cela suffisait à mon bonheur. Il vint lui-même procéder au déménagement des livres

qui encombraient ma chambre, et ce fut de bon cœur que je l'aidai à les transporter à l'hôtel.

Rose-Lise accueillit la nouvelle qui mettait la ville en émoi avec un calme qui m'étonna. Quand je lui parlai de l'événement :

« Je le savais, me répondit-elle, tout en comptant les points de sa tapisserie.

— Et cela ne vous émeut pas davantage ? »

Elle inclina sa tête brune tout contre son métier et murmura entre ses dents :

« A quoi bon ? Son départ ne changera rien à rien... »

Cette laconique réponse en style d'oracle m'interloqua un peu ; mais, convaincu au contraire que la disparition du substitut modifierait bien des choses et me donnerait vent en poupe, je résolus d'être magnanime, et m'agenouillant devant Mme Houdart :

« En tout cas, m'écriai-je, il vous reste un ami dévoué qui vous adore et qui se jetterait au feu pour vous ! »

Elle détourna la tête et, me serrant la main nerveusement, elle me dit sans me regarder :

« Oui, je sais que vous êtes un brave garçon. »

Le lendemain, par un éclatant et rutilant soleil, j'assistai au transbordement des bagages de M. de Pressac sur l'omnibus

qui se rendait au carrefour des Maisons-Blanches, où on prenait à cette époque l'express de Bordeaux à Paris. L'ex-substitut suivit bientôt ses malles. Je le vis entrer en se courbant dans l'intérieur, puis écarter les pans de sa redingote noire pour s'asseoir sur la banquette de velours râpé. Le conducteur allongea un coup de fouet à ses trois chevaux ; avec un bruit de vitres et de ferraille, la voiture partit au trot, tourna l'angle de la grand'rue, et disparut dans un nuage de poudre sur la route de Niort.

Il me sembla que ce tourbillon de poussière emportait avec lui, comme une trombe, tous les obstacles qui gênaient le libre développement de mon amour. L'amasseur de nuages, dont la maligne influence avait obscurci ma verdoyante vallée, s'en allait au galop des trois chevaux de l'omnibus, et déjà mon horizon s'éclaircissait. Je reprenais possession de Saint-

Clémentin et de tous les paysages qui me l'avaient fait aimer à mon arrivée. — Les magnolias montraient au-dessus des murs des jardins leurs feuilles vernissées et leurs magnifiques corolles d'un blanc crémeux, la rivière enfermait dans ses bras argentés les îlots touffus où les saules frissonnaient; les noyers et les châtaigniers moutonnaient au revers des collines; tout cela m'apparaissait de nouveau luxuriant, ensoleillé et embaumé; et je saluais les fleurs, les arbres et le ciel sur le mode lyrique : « Vous m'appartenez désormais tout entiers, leur disais-je; vous serez le décor pacifique et charmant où Rose-Lise et moi chanterons notre idylle d'amour! »

Pour commencer la fête, je me promis de ne pas rentrer en ville avant le soir, de vaguer à travers champs et de diner dans quelque cabaret de village, en tête-à-tête avec mes tendres pensées. Je pris le che-

min du moulin des Ages. Je foulais d'un pied léger l'herbe des prés de rivière encore mouillée par l'*égail* (la rosée); j'entrais jusqu'à mi-jambes dans les bruyères violettes des coteaux, je longeais les champs de *garouils* aux épis jaunissants, je me vautrais à l'ombre des châtaigniers, en écoutant la mignonne chanson des rouges-gorges et les appels des cailles. Ainsi jusqu'au soir je me grisai de verdure et de soleil.

Vers sept heures, j'entrai à l'auberge de Savigné et j'y dînai princièrement d'une omelette au lard, d'un fromage de chèvre, d'une demi-douzaine d'halleberges, le tout arrosé d'un gros vin d'Angoumois qui sentait la framboise. Quand je sortis du cabaret, je m'étonnai qu'il fît quasi brun, bien que l'angelus fût à peine sonné; en levant le nez vers le ciel, je m'aperçus que le couchant était tout plafonné de gros nuages ventrus et cuivrés. Un orage s'é-

tait formé pendant que je dînais et il s'avançait rapidement vers Saint-Clémentin, étendant à droite et à gauche, comme de grandes ailes éployées, ses lourdes nuées grises. De temps à autre, dans le fond noir des nuages, il commençait à *éloiser* (à faire des éclairs), et un roulement de tonnerre suivait de près le zig-zag lumineux. Le vent devenait violent; il courbait la cime des arbres et soulevait des colonnes de poussière sur la route. Je hâtai le pas, mais sans trop m'émouvoir. En dépit des menaces du ciel, je me sentais allègre; le vin d'Angoumois m'avait émoustillé; une pointe d'attendrissement me montait au cerveau. — Je songeais que M. de Pressac roulait maintenant au loin sur la route de Bordeaux, que M. Houdart, parti le matin pour Ruffec, ne rentrerait pas de deux jours, que le lendemain je pourrais passer toute ma journée en tête-à-tête avec Rose-Lise, et je me mo-

quais du tintamarre grossissant de l'orage. Le ciel cependant s'était couvert de plus en plus ; il ne restait qu'un petit coin clair du côté du levant, et de larges gouttes commençaient à tomber. Heureusement j'entrais dans Saint-Clémentin. A peine avais-je mis le pied sur le seuil de la maison que les nuées crevèrent, et une formidable averse fondit sur la ville, accompagnée d'un redoublement de coups de tonnerre.

Comme j'atteignais le palier obscur du premier étage, une main tremblante saisit mon bras et une voix épeurée, la voix de Rose-Lise, me cria dans l'ombre :

« Ah ! quel orage, monsieur Évonyme, et que je suis aise de vous voir !... Je suis seule et je mourais de frayeur... Restez avec moi, voulez-vous ? »

Elle était toute frissonnante et je voyais bien qu'elle avait grand'peur, car elle ne me lâchait plus la main et m'entraînait

dans une pièce dont la porte était entr'ouverte. A la lueur de deux bougies qu'elle avait allumées pour rendre moins sensible la phosphorescence des éclairs, je reconnus que j'étais dans sa chambre à coucher. Je bénissais l'orage, tout en contemplant ce sanctuaire intime où je n'avais jamais pénétré. Le lit voilé de rideaux de perse était dans un angle ; une armoire à glace reflétait le flamboiement des bougies, et une commode-toilette étalait en face le vernis émaillé de ses faïences. Une odeur de verveine flottait dans l'atmosphère tiède de cette pièce où tout était clos, portes et volets. Je respirais avec délices cette senteur féminine qui s'exhalait des vêtements épars sur les chaises. Rose-Lise ne me quittait pas ; à chaque coup de tonnerre, elle se cramponnait à mon bras et penchait sa tête sur mon épaule. Elle était vêtue d'une robe de grenadine, dont le corsage de dessous, très échancré, et le ca-

nezou de dessus, très léger, laissaient transparaître la blancheur laiteuse de la gorge et des bras. A travers ce frêle tissu de gaze, je sentais la fraîcheur et le velouté de sa peau, et, tout en attribuant modestement à la frayeur la confiance qu'elle me témoignait, je n'en jouissais pas moins délicieusement de cet abandon purement instinctif qui la mettait presque en ma possession.

« Rassurez-vous ! lui dis-je en l'entourant de mes bras et en lui baisant les mains, il n'y a rien à craindre. »

A chaque éclair, elle se signait, fermait les yeux et ne relevait la tête qu'après le coup de tonnerre.

« Mon Dieu ! murmurait-elle, si vous n'étiez point arrivé, je ne sais ce que je serais devenue !... Je m'étais enfermée d'abord dans un cabinet noir, mais les éclairs pénétraient jusque-là et j'avais encore plus d'épouvante... Vous n'avez pas peur du tonnerre, vous, monsieur Évonyme ?

— Pas le moins du monde ! répondis-je bravement.

— Vous êtes bien heureux !... Moi, rien que la vue de l'éclair me bouleverse... Sainte Vierge ! en voilà encore un ! »

Et, de nouveau, la tête brune s'enfouissait dans ma poitrine. Nous restions un moment immobiles et je savourais avec volupté cette minute exquise, tandis qu'au dehors l'averse ruisselait contre les volets et clapotait dans le jardin...

Mais tout passe, et les orages violents plus vite que le reste. Au bout d'une demi-heure, le vacarme s'apaisa, les éclairs devinrent moins intenses et moins fréquents; bientôt le sourd grondement de la foudre, de plus en plus lointain, indiqua que la tempête décroissait. La pluie elle-même diminua et on n'entendit plus que les chéneaux du toit qui s'égouttaient doucement sur le pavé de la cour.

« C'est fini ! » dis-je avec un soupir de regret.

Elle leva vers moi ses yeux bleus un peu rassurés :

« Vous croyez ? demanda-t-elle timidement.

— Voyez plutôt !... » J'ouvris la fenêtre, et, entre-bâillant le volet, je lui montrai le ciel plein d'étoiles.

Elle poussa à son tour un soupir de soulagement, puis elle étendit sa main au dehors.

« C'est vrai... la pluie a cessé... Vous êtes sûr que l'orage est bien fini ?

— Pour cette nuit, j'en suis sûr, affirmai-je sottement.

— En ce cas, vous allez me souhaiter sagement le bonsoir et rentrer chez vous, » continua-t-elle en me donnant une poignée de main.

Passato il periglio, gabbato il santo, disent les Italiens. Maintenant que l'orage fuyait au fond de la vallée de la Charente, on n'avait plus besoin de ma compagnie et on me mettait à la porte avec un grand merci ; mais ce n'était pas là mon compte. Je serrai plus étroitement sa main qu'elle essayait de retirer, et, avec un accent suppliant :

« Pourquoi me renvoyez-vous ? demandai-je.

— Pourquoi ? répliqua-t-elle en riant, parce qu'il est tard, monsieur !... C'est pour le coup qu'on dirait pis que pendre,

LIBRARY CITY

si l'on savait que j'ai gardé chez moi un grand garçon comme vous jusqu'à près d'onze heures !

— Comment le saurait-on ? Il n'y a personne à la maison que mon oncle, et il dort à cette heure sur les deux oreilles.

— Vous seriez peut-être le premier à le raconter... Les jeunes gens de votre âge se vantent volontiers de ces choses-là.

— Pouvez-vous m'en croire capable ?... Rose-Lise, je vous aime et je vous respecte trop pour commettre une si vilaine action !... Laissez-moi près de vous, j'ai tant de choses à vous dire !

— Vous me les direz demain... Allons ! soyez gentil et rentrez chez vous.

— Non, m'écriai-je, je ne partirai pas avant de vous avoir ouvert mon cœur, avant de vous avoir répété que je vous adore et que toutes mes pensées, toutes mes tendresses sont à vous. »

J'avais de nouveau noué mes bras au-

tour de sa taille et je ne pouvais plus me détacher d'elle.

« Restez là, comme tout à l'heure, lui chuchotais-je à l'oreille, posez encore un moment votre tête sur mon épaule... Je vous promets d'être sage et de ne rien faire qui vous déplaise.

— Nenni ! répliqua-t-elle en me regardant droit dans les yeux et en essayant de prendre cette mine sévère qui lui réussissait toujours avec moi ; allez-vous-en, je le veux !

— Et moi, je ne le veux pas ! murmurai-je en l'étreignant plus étroitement ; je ne m'en irai pas avant de vous avoir embrassée. »

Elle se débattait et se tordait nerveusement dans mes bras, mais cette résistance, le contact de ce corps souple m'irritaient et me grisaient davantage.

« Monsieur Évonyme, balbutiait-elle en détournant la tête, je vous en prie !... Je

vais me fâcher... Laissez-moi, vous me faites mal ! »

Ses yeux suppliants rencontrèrent les miens, et, craignant naïvement de l'avoir meurtrie en la serrant, je détendis mes bras... Elle glissa comme une couleuvre entre mes mains et se laissa choir à terre, où elle resta agenouillée et palpitante.

J'avais entendu dire qu'en pareille occasion, les femmes, même les plus aimantes, veulent qu'on mêle à la tendresse un peu de violence et tiennent, avant de succomber, à faire une défense héroïque, afin de mettre par ce suprême combat un plus haut prix à leurs faveurs. J'avais lu quelque part que, pour cette raison, les hommes entreprenants réussissent près d'elles mieux que les timides, encore qu'ils soient moins aimables. Je voyais Rose-Lise roulée à mes pieds, à demi vaincue, la poitrine frémissante, tournant vers moi, à travers ses bandeaux déchevelés, ses

grands yeux bleus langoureux. Quelque malin esprit me soufflait à l'oreille : « Sache être audacieux et elle t'appartient ! » Après trente ans, cette scène est encore peinte devant mes yeux dans toute sa vivacité. — Je revois dans la pénombre cette jolie tête renversée, ces pieds chaussés de bottines noires dépassant les volants fripés de la jupe ; j'entends le bruit des gouttes de bougie sur les bobèches de verre, l'égouttement cristallin de l'eau des toits, le chant rauque des rainettes au loin sur la Charente ; j'aperçois le clignement des petites étoiles qui semblaient me crier : « Ose donc ! » — Mais en même temps, tout au fond de moi, je ne sais quelle intime délicatesse, je ne sais quel respect chevaleresque de la faiblesse féminine protestait contre mes velléités audacieuses. Je répugnais à débuter en amour par une grossièreté, à imprimer par contrainte mes lèvres sur cette pure bouche d'enfant, à

fouiller brutalement les plis de la robe qui enveloppait cette créature si virginale, si chaste dans son abandon.

Pourquoi les femmes que nous aimons à dix-huit ans ne savent-elles pas mieux lire au dedans de nous? Pourquoi ne devinent-elles pas les trésors d'adoration candide et fervente qui gisent comme un or vierge au fond d'un cœur s'ouvrant à l'amour pour la première fois? Si elles se doutaient des parfums de tendresse et de passion que

recèle cette fleur de jeunesse encore en bouton, comme elles entr'ouvriraient d'elles-mêmes les pétales timidement repliés, comme elles aideraient à cet épanouissement, dont l'ivresse les paierait au centuple de leur peine ! — Elles le reconnaissent plus tard quand elles sont vieilles ; elles songent alors avec un regret mélancolique et tardif à cette heure exquise et brève où l'amour désintéressé s'offrait à elles, et où elles l'ont laissé se faner sur la branche, sans jouir de ce parfum qui s'évapore si vite et qu'on ne retrouve plus.

Je tombai à deux genoux près de Rose-Lise, et lui prenant les mains :

« Remettez-vous, lui dis-je d'une voix étranglée, n'ayez pas peur... Je ne veux devoir votre tendresse qu'à un mouvement spontané de votre cœur, je ne veux être aimé que de plein gré... Je rougirais de vous arracher par la violence des caresses que vous ne me donneriez point de vous-

même... Je me couperais la main plutôt que de la porter brutalement sur vous ! »

Elle me regardait avec plus d'étonnement que de reconnaissance, et je me demandais intérieurement si elle n'était pas légèrement déçue de me voir désarmer si vite... Un sourire énigmatique courut sur ses lèvres.

« A la bonne heure ! dit-elle en défripant sa jupe, vous voilà raisonnable ! »

Je l'aidai à se relever et, lui tenant toujours les mains :

« Rose-Lise, repris-je, aimez-moi un peu !... Si vous saviez comme je vous chérirais et de quel cœur je me consacrerais à vous !

— Comment pourriez-vous vous consacrer à moi ?... Dans six semaines vous retournerez dans votre pays.

— Non, non, protestai-je, si vous m'aimiez, je resterais ici, je ne vous quitterais plus !

— Vous parlez comme un enfant, répliqua-t-elle, et vous ne voyez pas la vie comme elle est... Allons ! souhaitons-nous le bonsoir. »

Tout en me disant cela, elle retenait mes mains dans les siennes en les serrant plus fort; et si j'avais eu un peu plus d'expérience, j'aurais compris qu'au fond elle regrettait inconsciemment de me voir partir comme j'étais venu... Mais j'étais plus stupide et plus décontenancé que jamais, et, au lieu de profiter de ce mouvement d'arrière-regret, je retirai maussadement mes mains et pris un air boudeur.

« Bonsoir donc ! » murmurai-je avec dépit.

Mais je ne bougeais toujours pas.

« Rose-Lise, repris-je sottement, vous ne m'en voulez pas ?

— Moi ? Au contraire, je vous sais gré de votre obéissance et je vous en remercie.

— Eh bien! prouvez-le-moi en me permettant de vous donner un baiser, un seul!... Là!... » ajoutai-je en désignant ses lèvres plissées par une moue rêveuse.

Malheureusement elle avait déjà eu le temps de réfléchir; elle pensait sans doute qu'il était inutile d'alimenter de la sorte un second feu de paille, qui s'éteindrait aussi piteusement que le premier.

« Non, répondit-elle en rejetant la tête en arrière, pas ce soir!... Mais un jour... avant votre départ... je vous promets de vous embrasser comme vous le désirez.

— Vous me le jurez? soupirai-je, encore hésitant.

— Je vous le jure! »

Elle avait très doucement entr'ouvert la porte, et je m'en allai avec ce *bon billet à La Châtre,* tandis qu'elle se verrouillait dans sa chambre.

IX

Je m'éveillai assez mal satisfait de la façon peu triomphante dont s'était terminé notre tête-à-tête de la veille. J'avais vaguement conscience de m'être montré, comme dit Balzac, « par trop coquebin, » et je me promis de prendre ma revanche, la première fois que je me trouverais seul avec Rose-Lise. Mais le hasard m'offrirait-il une seconde aubaine aussi belle que celle que j'avais laissée échapper ? Il y avait fort à parier qu'elle m'éconduirait plus facile-

ment lorsque je la reverrais en plein jour, devant son métier à tapisserie. Alors je me représentais minute par minute les incidents de la veille, et je frissonnais encore d'émotion rien qu'au souvenir de cette première demi-heure délicieuse, accompagnée des grondements de l'orage. Je me disais : « Voilà comment tu aurais dû manœuvrer, voilà les discours que tu aurais dû tenir. » Je maudissais mes scrupules, ma niaise gaucherie, et je jurais bien qu'on ne m'y prendrait plus, à la prochaine occasion.

Hélas ! cette occasion ne se présenta pas. Rose-Lise fut absente toute la journée et j'eus beau frapper à sa porte, je trouvai visage de bois. Peut-être était-elle froissée de ma sotte timidité ? peut-être, redoutant de se montrer plus faible, fuyait-elle une nouvelle rencontre ? Le jour suivant, M. Houdart revint de Ruffec, et elle affecta de ne plus me voir que lorsqu'il était en tiers

avec nous. Aux heures où le secrétaire était à la mairie, elle quittait la maison et n'y rentrait que pour le souper. J'étais désolé, je trouvais les journées d'une longueur désespérante, et, me sentant abandonné par ma cruelle amie, j'avais des accès de tristesse profonde et des heures noires, pendant lesquelles je roulais élégiaquement de vagues projets de suicide. Pour comble de malechance, le temps était devenu pluvieux; les chemins étaient détrempés, les courses

dans la campagne impossibles, et je passais d'interminables heures à regarder l'averse pleurer contre mes vitres.

A quelque huit jours de la soirée de l'orage, une après-midi, j'étais assis près de ma table de travail, occupé à lire le *Heimkehr* de Henri Heine. Le lyrisme, mêlé de sarcasmes et trempé de tristesse, du poète allemand, me plaisait, parce que je retrouvais dans ses vers des situations analogues à la mienne. J'étais en train de traduire la petite pièce qui finit par :

Ach! Sennora, Ahnung sagt mir...

« Ah! señora, un pressentiment me le dit, — un jour vous m'abandonnerez, — et dans la vallée de Salamanque — nous ne nous promènerons plus jamais. » En même temps mes yeux se tournaient vers la vallée de la Charente, à ce moment rayée par la pluie; je songeais à l'ilot de

Dalident, à la promenade en barque parmi les nénuphars que Rose-Lise cueillait au passage : un intime pressentiment me disait que tout cela était fini...

Tout à coup on frappe discrètement à ma porte, j'ouvre, et mon cœur se met à battre violemment. — Rose-Lise se tenait sur le seuil, un doigt sur la bouche, comme la statue du Silence ; Rose-Lise voilée, un châle sur les épaules, un petit sac à la main comme quelqu'un qui s'apprête à partir pour un voyage !...

Elle referma la porte et, s'avançant jusqu'au milieu de la chambre :

« Monsieur Évonyme, murmura-t-elle gravement, je vais m'absenter pour quelques semaines et, avant de m'en aller...

— Quoi ! vous partez ? interrompis-je avec douleur.

— Chut ! c'est un secret que je vous confie et je vous prie de n'en rien dire... Je pars tout à l'heure, et je ne serai peut-

être pas revenue lorsque vous quitterez Saint-Clémentin à votre tour... — Elle s'arrêta un moment pour reprendre sa respiration : — Avant de m'éloigner, j'ai voulu vous faire mes adieux.

— Vous resterez donc longtemps absente ? »

Elle haussa les épaules :

« Je ne sais pas le temps au juste.

— Et vous partez seule ?

— Oui... seule. »

Les larmes me montaient à la gorge et je ne trouvais rien à lui dire. Elle me tendit la main :

« Vous avez été si affectueux et si... délicat avec moi, monsieur Évonyme, je ne l'oublierai jamais.

— Oh ! nous nous reverrons ! Promettez-le-moi !... Vos paroles me déchirent le cœur !

— Si nous nous revoyons, vous ne m'aimerez peut-être plus autant... C'est pour-

quoi je désirais vous dire cela pendant que nous sommes encore bons amis... Et puis, ajouta-t-elle, tandis qu'une légère rougeur passait sur ses joues et qu'un rapide sourire éclairait sa jolie figure, je tenais à remplir la promesse que je vous ai faite... Ne vous en souvenez-vous plus ?

— Si fait ! répondis-je tristement.

— Eh bien ! dit-elle en relevant sa voilette, embrassez-moi !

— O Rose-Lise ! »

Je me jetai dans ses bras pour recevoir mon premier baiser d'amour, et je sentis sur mes lèvres frémir sa mignonne bouche couleur de framboise mûre... Mes yeux mouillés se fermèrent... Quand je les rouvris, ses mains avaient quitté les miennes et elle s'enfuyait.

« Adieu ! » murmura-t-elle.

La porte retomba sur elle et je demeurai stupide, appuyé contre ma table, croyant voir encore sa robe flotter sur le seuil,

écoutant machinalement le bruit de son pas léger dans l'escalier.

Je ne sais combien de minutes se passèrent dans ce demi-engourdissement, pendant lequel je sentais toujours sur mes lèvres humides le frémissement de son baiser... Je fus tiré de mon rêve par un tintement de grelots et un roulement de roues qui résonnèrent sur la route de Niort, toujours plus lointains, toujours, jusqu'au moment où ils se perdirent dans le murmure de la pluie...

Il était huit heures à peine et je n'avais pas achevé ma toilette quand, le lendemain, mon oncle Desbordes entra dans ma chambre. Il avait l'œil brillant et, dans la bouche, l'expression demi-discrète et demi-expansive de quelqu'un qui vient d'apprendre un secret et qui grille de le répéter à son voisin.

« Eh bien ! dit-il à mi-voix après avoir fermé la porte, en voilà une aventure !

— Quelle aventure, mon oncle? demandai-je en passant les manches de ma redingote marron.

— Mme Houdart a quitté son mari... Elle s'est enfuie hier soir avec M. de Pressac, qui l'attendait aux Maisons-Blanches. Il l'a fait monter dans une bonne voiture à deux chevaux et ils sont partis au grand trot sur la route de Paris. Le conducteur de l'omnibus les a reconnus, bien que la dame fût voilée et que le substitut fût enveloppé dans un grand manteau, et naturellement le gaillard a raconté la chose en rentrant au *Chêne-Vert*. Le bonhomme Houdart, qui s'était morfondu toute la nuit à attendre sa femme, n'a appris son malheur qu'au petit jour. Comme un sot qu'il est, il a couru la ville, contant son affaire à un tas de gens qui lui riaient au nez, puis il a porté plainte au parquet; on a mis les gendarmes aux trousses des fugitifs, et Houdart est parti avec la maré-

chaussée... Mais les deux amoureux ont une belle avance et il ne sera pas facile de les rattraper ! »

J'écoutais d'un air ahuri, sans trouver un mot, la gorge sèche et les mains glacées.

« Ah ! poursuivit mon oncle, la petite dame était une fine mouche avec ses airs angéliques ! Voilà plus de quinze jours qu'elle préparait son escapade en sourdine. Tous les soirs elle déménageait en détail sa garde-robe et ses bijoux, et les portait clandestinement chez sa femme de ménage, qui était devenue sa confidente. C'était la Limousine qui recevait les lettres de Pressac. Le benêt de mari n'y voyait goutte et dormait sur ses deux oreilles. Quand elle a eu fait maison nette, elle est partie tout tranquillement

comme pour aller au salut ; un cabriolet l'attendait sur la route de Niort, et, fouette cocher! elle a gagné les Maisons-Blanches, tandis que cet imbécile d'Houdart achevait sa partie de rams aux *Trois-Piliers*... »

Mon oncle, étonné de mon silence, me regarda plus attentivement. Il vit mon air penaud et mes traits bouleversés.

« Sac à papier ! s'écria-t-il, qu'est-ce qui te prend ?... Tu es blanc comme un linge ! Au fait ! tu en tenais aussi pour la dame, mon pauvre garçon, et elle t'a joué comme elle a joué Houdart !... Coup double !... Ne te frotte jamais à ces Agnès aux airs de vierge... Il y a chez nous un proverbe dont je te conseille de faire profit : « Il « faut se défier des femmes qui ont les « cheveux noirs, la peau blanche et les « yeux bleus. » Souviens-toi de la recommandation, mon camarade, et félicite-toi d'avoir échappé aux pattes de velours de Mme Houdart !... »

Tout cela était bel et bon, mais mon amour bafoué et foulé aux pieds n'en était pas moins pour moi une cause de souffrance. Quand mon oncle fut parti, je descendis tristement au jardin. La maison était silencieuse, les volets étaient fermés ; les fleurs des parterres, tout humides de pluie, semblaient pleurer le départ de Rose-Lise. Seul, au milieu des allées, le chat du logis prenait insoucieusement ses ébats, poussant entre ses pattes un peloton de laine bleue qui vint rouler à mes pieds. Je le reconnus pour un de ceux dont Mme Houdart se servait à faire les fonds de sa tapisserie, et je le ramassai religieusement, comme un dernier souvenir de l'ingrate. Il était tout terreux ; par endroits, les griffes du chat avaient déchiré les fils et mis à nu le tortillon de papier sur lequel Rose-Lise avait enroulé son écheveau. En regardant cette relique plus attentivement, la couleur rose de ce tor-

tillon me frappa ; j'arrachai les fils et je déchiffonnai nerveusement le papier en lambeaux... Hélas ! il était couvert de mon écriture, et je pus déchiffrer encore mes pauvres vers qu'elle avait jadis serrés dans son corsage :

Voici le temps d'aimer, le ciel est plein d'étoiles...

La perfide créature ! elle n'avait pas même respecté cette page où j'avais mis tout mon cœur.

« Ah ! grommelai-je en déchiquetant le papier rose avec rage, il avait bien raison, le substitut : « Sensiblerie de femme, « assaisonnement de malice ! » Ai-je été assez dupé ! Suis-je assez humilié ! »

La maison me pesait, je ne voulais plus voir la fenêtre de cette chambre où la cruelle Rose-Lise avait joué avec moi une odieuse comédie. Je me hâtai de sortir de la ville et je gagnai les brandes du Puy

Carré. Il ne pleuvait plus, mais la matinée était brumeuse, et la campagne mouillée avait déjà une physionomie automnale. Des bandes de passereaux pépiaient bruyamment dans les buissons, rouges de senelles mûres et remplis de gouttelettes scintillantes. Au fond de la vallée, la rivière disparaissait, noyée dans le brouillard ; çà et là, le vent emportait comme des fumées de pâles floconnements de vapeurs. Sur le sol gazonneux, les feuilles brunies des châtaigniers s'éparpillaient ; une pie, secouant ses ailes humides, voletait parmi les branches avec de longs cris discordants.

Je m'assis sur un tronc d'arbre au milieu de la brande solitaire et, la tête dans les mains, je me mis à méditer sur le piteux effondrement de mon premier amour. — J'étais navré de la trahison de Rose-Lise, et honteux du sot rôle qu'elle m'avait fait jouer. J'avais servi de paravent

pour masquer son intrigue avec M. de Pressac; j'étais le mannequin placé dans la maison pour dépister les soupçons du mari. Rien ne manquait à mon humiliation, et M. Houdart pouvait, avec une apparence de raison, m'accuser d'avoir été le complice du substitut. — Et pourtant, en dépit de la colère qui bouillonnait en moi, je ne pouvais songer sans attendrissement à cette traîtresse de Rose-Lise. Je revoyais sa blanche figure, sa bouche d'enfant, ses yeux bleus si purs et si trompeurs sous la frange des cils abaissés; je repensais à cette nuit d'orage où je l'avais tenue palpitante contre ma poitrine, à ces lèvres mignonnes qui s'étaient une fois posées sur les miennes...

Tandis que je ruminais mes souvenirs, j'entendais le pas lourd d'un paysan qui débouchait d'un sentier, à cinquante pas de là, et qui, tout en marchant, entonnait d'une voix vulgaire et traînante une de ces

chansons populaires qu'on appelle, dans le pittoresque dialecte du Poitou, des *cheminéresses*. Tout à coup je dressai l'oreille, et la rougeur me monta au front en écoutant ces deux couplets, dont les paroles railleuses s'envolaient lentement dans l'air humide :

Quand on a la caille en main,
Lon lon la, la jouquette, lon lon la ;
Quand on a la caille en main,
Faudrait savoir la plumer,
Faudrait savoir la plumer.

Quand on a la caille au nid,
Lon lon la, la jouquette, lon lon la ;
Quand on a la caille au nid,
Faut savoir la divertir,
Faut savoir la divertir...

Mon ami Évonyme avait de nouveau bourré sa pipe.

— A quelque chose malheur est bon, conclut-il en la rallumant. Tout à travers

mon chagrin, ces paroles et cette mélodie rustiques m'avaient paru originales, et c'est depuis ce temps-là que je me suis mis à collectionner les chansons paysannes.

REESE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Achevé d'imprimer

le treize juillet mil huit cent quatre-vingt-quatorze

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

A PARIS

1-3. — 2152.

Volumes in-32, illustrés de gravures sur bois, imprimés sur papier vélin.

Chaque volume : broché, 2 francs; relié : 3 francs.

PAUL BOURGET : *Un Scrupule* . . . 1 vol.
Illustrations de Myrbach.

FRANÇOIS COPPÉE : *Rivales*. . . . 1 vol.
Illustrations de Moisand.

A. DE MUSSET : *Frédéric et Bernerette*. 1 vol.
Illustrations de Myrbach.

ANDRÉ THEURIET : *L'Abbé Daniel*. 1 vol.
Illustrations de Jeanniot.

A. DE MUSSET : *Le Fils du Titien*. — *Croisilles*. . . . . 1 vol.
Illustrations de Paul Chabas.

STENDHAL : *L'Abbesse de Castro*. . . 1 vol.
Illustrations de Paul Chabas.

PAUL BOURGET : *Un Saint*. . . . . 1 vol.
Illustrations de Paul Chabas.

MARCEL PRÉVOST : *Le Moulin de Nazareth*. . . . . 1 vol.
Illustrations de Myrbach.

J.-M. DE HEREDIA : *La Nonne Alferez*. 1 vol.
Illustrations de Daniel Vierge.

FRANÇOIS COPPÉE : *Henriette*. . . 1 vol.
Illustrations de Orazi.

PAUL BOURGET : *Steeple-Chase*. . . 1 vol.
Illustrations de André Brouillet.

ANDRÉ THEURIET : *Rose-Lise*. . . 1 vol.
Illustrations de Myrbach.

Paris. Imp. Lemerre, 25, r. des Grands-Augustins.

REESE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
BERKELEY

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

Books not returned on time are subject to a fine of 50c per volume after the third day overdue, increasing to $1.00 per volume after the sixth day. Books not in demand may be renewed if application is made before expiration of loan period.

NOV 1 1917

DEC 18 1918

MAR 27 1919

YA 09294